

GRATUIT



TOGO emergent

MAGAZINE MENSUEL D'INFORMATION N°040

JUILLET 2026



Focus

FÊTES TRADITIONNELLES :

LE PATRIMOINE AU SERVICE DU DÉVELOPPEMENT

ÉDITORIAL

Togo 2040 :
tout commence dans
les salles de classe



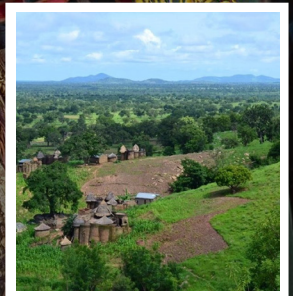
BON À SAVOIR

Du nord au sud, quelles
sont ces fêtes qui font
battre le cœur du Togo ?



IMMERSION

Aux origines des Evala :
découverte d'un patrimoine
vivant du peuple kabylè



SANTÉ

PILULE DU LENDEMAIN : UN RECOURS
D'URGENCE, PAS UNE HABITUDE À BANALISER

POLITIQUE

TOGO : SOUS CHAQUE FÊTE TRADITIONNELLE
BAT LE MÊME POULS NATIONAL

SOCIÉTÉ

VACANCES SCOLAIRES : LES COLONIES
SÉDUISSENT-ELLES ENCORE LES FAMILLES
TOGOLAISES ?

SPORT

MIXX CHALLENGE U17 :
LÀ OÙ NAISSENT LES FUTURS ÉPÉVIERES



Derrière chaque projet réussi, il y a un artisan

IYA, des artisans professionnels
prêt de chez vous



CONTACTS & INFORMATIONS
+228 93 88 36 36

    @iya.tg
www.iyatg.com





SOMMAIRE

4 ÉDITORIAL

TOGO 2040 : TOUT COMMENCE
DANS LES SALLES DE CLASSE

6 FOCUS

FÊTES TRADITIONNELLES : LE PATRIMOINE
AU SERVICE DU DÉVELOPPEMENT

10 INTERVIEW

« CERTAINS DISENT, MOI J'AI PEUR D'ALLER
AU VILLAGE PARCE QU'ON VA ME TUER... »

14 POLITIQUE

TOGO : SOUS CHAQUE FÊTE
TRADITIONNELLE BAT LE MÊME POULS NATIONAL

17 ÉCONOMIE

PLUS D'ENTREPRISES AUJOURD'HUI, PLUS D'EMPLOIS
DEMAIN ?

21 SOCIÉTÉ

VACANCES SCOLAIRES : LES COLONIES SÉDUISENT-
ELLES ENCORE LES FAMILLES TOGOLAISES ?

26 SANTÉ

PILULE DU LENDEMAIN : UN RECOURS D'URGENCE,
PAS UNE HABITUDE À BANALISER

28 SPORT

MIXX CHALLENGE U17 :
LÀ OÙ NAISSENT LES FUTURS ÉPÉVIER

31 BON À SAVOIR

DU NORD AU SUD, QUELLES SONT CES
FÊTES QUI FONT BATTRE LE CŒUR DU TOGO ?

33 PORTRAIT

AYMANE GBADAMASSI, LE RÉVEUR
QUI FAIT PARLER LE PLASTIQUE

37 TECH

MAGNIFICA HUMANITAS : CE QUE L'AFRIQUE
DOIT RETENIR QUAND LE PAPE PARLE D'IA

39 IMMERSION

AUX ORIGINES DES EVALA : DÉCOUVERTE
D'UN PATRIMOINE VIVANT DU PEUPLE KABYÈ

ÉDITORIAL

Togo 2040 : tout commence dans les salles de classe



Un demi-siècle après la réforme de 1975, le Togo engage une nouvelle révision de son Plan sectoriel de l'éducation. Derrière cet exercice se joue une question décisive : quelle école pour protéger, rassembler et transformer le pays à l'horizon 2040 ?

Il est des réformes dont la portée ne se mesure jamais dans l'immédiat. Une route se voit, un pont s'inaugure, une usine affiche sa production. L'école, elle, travaille dans le silence du temps long. Ce qu'un pays décide aujourd'hui dans ses classes détermine, vingt ans plus tard, la qualité de sa main-d'œuvre, la mobilité de sa jeunesse, la solidité de sa cohésion sociale et une part essentielle de sa compétitivité.

C'est à cette aune qu'il faut lire la révision du Plan sectoriel de l'éducation 2020-2030, lancée le 23 juillet 2026 à Lomé. Officiellement, il s'agit de dresser le bilan des avancées, d'identifier les défis persistants et d'intégrer les mutations démographiques, numériques, climatiques et économiques. En réalité, l'enjeu dépasse l'actualisation d'un document de planification. Le Togo interroge la capacité de son école à accompagner la transformation nationale.

Les progrès existent. En 2024, le taux d'achèvement du primaire est estimé à 94,64 %, tandis que le taux brut de scolarisation atteint 116,68 %. Ces chiffres traduisent un effort d'accès à l'école. Mais ils ne mesurent pas suffisamment la qualité des apprentissages, la transition vers le secondaire, la scolarisation durable des filles, l'orientation, l'inclusion des territoires vulnérables, ni l'adéquation entre les formations et les besoins de l'économie. Or c'est là que se joue désormais le véritable combat.

Le Togo n'en est pas à sa première ambition de refondation scolaire. L'ordonnance n° 75-016 du 6 mai 1975 avait posé les bases de « l'école nouvelle ». L'ambition était forte : assurer la formation intégrale de l'Homme togolais, généraliser la mixité, promouvoir l'obligation scolaire, améliorer l'orientation et réduire la séparation entre enseignement général et enseignement technique. Cinquante et un ans plus tard, cette vision conserve une étonnante actualité. Elle portait déjà une intuition décisive : l'école ne doit pas seulement transmettre des savoirs ; elle doit préparer un citoyen capable de contribuer au développement national.

Depuis, le pays a multiplié les cadres stratégiques. Le PSE 2010-2020 avait

mis l'accent sur l'accès, l'équité, la qualité et l'adaptation des formations aux besoins de l'économie, avant d'ouvrir la voie au PSE 2020-2030. Le Togo ne manque donc ni de diagnostics ni d'ambitions. Son défi est désormais celui de l'impact. Une réforme ne réussit pas parce qu'elle identifie les bons problèmes ; elle réussit lorsque ces problèmes reculent dans la vie des élèves, des familles et des territoires.

C'est ici que le triptyque « Protéger, Rassembler, Transformer », porté par le président du Conseil, Faure Essozimna Gnassingbé, donne une profondeur particulière au débat éducatif. Appliqué à l'école, il devient plus qu'une formule politique : il offre une grille de lecture de l'avenir national.

Protéger, c'est comprendre qu'éduquer revient à mettre un enfant à l'abri de l'exclusion, une jeune fille à l'abri de l'abandon scolaire, une famille à l'abri de la reproduction de la pauvreté et un jeune à l'abri d'une entrée dans la vie active sans qualification. C'est aussi protéger le pays contre le coût économique, social et sécuritaire d'une jeunesse sans perspectives. Un enseignant présent, une fille maintenue au collège, un élève orienté vers une formation crédible : tout cela relève de la protection nationale.

Rassembler, c'est faire de l'école un espace réel d'égalité. L'unité nationale ne se décrète pas uniquement dans les discours ; elle se construit dans la justice des chances. Si le lieu de naissance, le sexe, le revenu des parents ou l'éloignement d'un centre urbain déterminent encore la qualité de l'éducation reçue, alors l'école cesse d'être un ascenseur social pour devenir le miroir des inégalités. Le futur PSE devra concentrer l'effort là où les retards sont les plus lourds. Les disparités régionales, sociales et de genre ne sont pas des variables secondaires, elles sont des enjeux centraux de cohésion nationale.

Transformer est le test décisif. Le Togo peut moderniser son port, développer ses zones industrielles, renforcer ses infrastructures et attirer des investissements. Mais aucune ambition économique ne sera durable sans capital humain. Une économie monte en gamme lorsque ses techniciens, ingénieurs, artisans, agriculteurs, entrepreneurs, gestionnaires et innovateurs disposent des compétences adaptées. L'horizon 2040 suppose un saut de productivité et une croissance plus inclusive. Ce saut viendra d'abord des femmes et des hommes ca-

pables de produire mieux, d'innover, de s'adapter, de maîtriser les outils numériques, de créer des entreprises et de répondre aux besoins réels du marché.

C'est probablement ici que la réforme devra être la plus audacieuse. Le Togo doit dépasser l'obsession du diplôme pour entrer dans une culture de la compétence. Il ne suffit plus d'accumuler les années de scolarité ; encore faut-il que chaque année d'éducation augmente réellement la capacité à comprendre, produire, entreprendre et participer à la prospérité collective. Le futur PSE devra rapprocher davantage l'école, l'enseignement technique, l'université, l'entreprise et les territoires. Il devra anticiper les métiers dont le pays aura besoin, au lieu de continuer à former massivement pour des débouchés que l'économie absorbe difficilement. Il devra aussi redonner ses lettres de noblesse aux filières techniques et professionnelles, trop souvent perçues comme des voies de rattrapage alors qu'elles peuvent devenir les moteurs de la transformation.

Cinquante et un ans après l'« école nouvelle », le Togo se retrouve face à

une ambition renouvelée. Hier, il fallait construire une école nationale. Aujourd'hui, il faut bâtir une école capable de soutenir une nation en transformation. La révision du PSE ne concerne donc pas uniquement les ministères, les experts ou les partenaires techniques. Elle engage les enseignants, les collectivités, les familles, les entreprises et la société tout entière. Car l'école n'est pas un secteur parmi d'autres. Elle est la matrice silencieuse de tous les autres secteurs. Elle prépare le citoyen, le travailleur, l'entrepreneur, le responsable public et le bâtisseur de demain.

Le Togo de 2040 se construit déjà. Pas seulement sur les chantiers, dans les zones industrielles ou autour des grandes infrastructures. Il se construit chaque matin, lorsqu'un enfant entre en classe, lorsqu'une jeune fille reste à l'école, lorsqu'un enseignant transmet plus qu'une leçon, lorsqu'un jeune comprend que son avenir ne se limite pas à un diplôme, mais commence par une compétence. Les infrastructures construisent une économie. Les institutions organisent un État. Mais ce sont les femmes et les hommes formés qui transforment durablement une nation.



Directeur de publication :

Donis AYIVI

Rédaction :

Tony AMETPE

Essosimna ASSALIH

Stan AZIATO

Alida AKAKPO

Steven Edoé WILSON

Imprimerie :

SigmaPrint

Conception :

Lomegraph

Contact :

+228 98 42 82 27

E-mail :

contact@lomegraph.tg

Tirage :

500 Exemplaires

Adresse :

Agoe, Anome

Lomé - Togo

FOCUS

Fêtes traditionnelles : le patrimoine au service du développement



Longtemps perçues comme de simples rendez-vous communautaires, les fêtes traditionnelles togolaises s'imposent désormais comme des espaces de transmission, de cohésion et de création de richesses. Des Évala à Ekpésosso, elles mobilisent les territoires, stimulent les économies locales et renforcent l'attractivité du pays. À condition d'être mieux structurée, cette richesse culturelle pourrait devenir l'un des piliers les plus solides du développement togolais.

À Kara, les corps se mesurent sous les acclamations d'une foule compacte. À Glidji, l'attente de la pierre sacrée maintient en haleine toute une communauté. À Notsè, les descendants du peuple éwé reviennent sur les traces d'un exode fondateur. À Sokodé, les couteaux des danseurs d'Adossa racontent encore la bravoure des anciens guerriers. À Dapaong, Atakpamé, Tsévié, Bassar ou Kpalimé, les moissons, les masques, les échasses, les chants et les offrandes rappellent une même évidence : au Togo, la culture ne se conserve pas uniquement dans les musées. Elle se vit.

D'un bout à l'autre du territoire, les fêtes traditionnelles constituent des temps forts de la vie sociale. Elles rassemblent les habitants, font revenir la diaspora, attirent les visiteurs et réactivent les mémoires collectives. Derrière les danses, les rites et les cérémonies se déploie une économie réelle : transport, hébergement, restauration, artisanat, commerce, événementiel, communication et tourisme.

Cette réalité invite à changer de regard. Les fêtes traditionnelles ne sont pas seulement les survivances respectables d'un passé lointain. Elles peuvent devenir des instruments contemporains de développement local, de cohésion nationale et de rayonnement international.

Un pays raconté par ses traditions

La richesse du Togo ne se limite pas à ses ressources minières, agricoles, forestières ou énergétiques. Elle réside également dans la diversité de ses peuples, de ses langues, de ses savoir-faire et de ses pratiques culturelles.

Chaque région possède ses propres récits, rythmes, cérémonies, costumes et symboles. Certaines fêtes marquent l'entrée dans l'âge adulte. D'autres célèbrent les récoltes, honorent les ancêtres, commémorent une migration historique ou ouvrent une nouvelle année traditionnelle.

Les Évala, organisées en pays kabyè, figurent parmi les manifestations les plus emblématiques. À travers les luttes initiatiques, les jeunes garçons démontrent leur endurance, leur courage et leur maîtrise de soi. Mais l'événement dépasse largement la seule confrontation physique. Les chants, les danses, les rencontres familiales et les manifestations culturelles en font une célébration globale de l'identité kabyè.

Lors du lancement de l'édition 2026 à Kara, les autorités ont rappelé que ce rite initiatique transmet des valeurs de courage, de respect, de solidarité et de cohésion sociale. Les festivités,

organisées dans les différents cantons de la Kozah, attirent pendant plusieurs jours des milliers de visiteurs venus du Togo et de l'étranger.

À Glidji, dans la préfecture des Lacs, le cycle cérémoniel Epé-Ekpé marque l'entrée dans la nouvelle année du peuple guin. Son moment le plus attendu reste Ekpésosso, la prise de la pierre sacrée, dont la couleur est traditionnellement interprétée comme un message pour la communauté. En décembre 2025, Ekpésosso a été inscrit sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO. Cette reconnaissance offre au rituel une visibilité nouvelle et renforce les perspectives de sauvegarde, de transmission et de valorisation touristique.



À Notsè, Agbogbo-Za commémore l'exode du peuple éwé au XVII^e siècle. Cette fête historique permet de renouer avec les origines, de transmettre le souvenir collectif et de valoriser les danses, les chants, la gastronomie et les récits liés au passé de la communauté.



Dans le Grand Tône, Tingban-Paab célèbre les moissons chez les Moba. Dans l'Ogou, Odon-Tsu rend hommage à la terre nourricière et au génie associé à la production agricole, notamment celle de l'igname. Dans la préfecture de Tchaoudjo, Adossa perpétue une tradition initiatique marquée par la danse des couteaux. À Bassar, D'Pontre met en valeur les récoltes et l'identité du terroir. Dans le Kloto, Dzawuwu-Za ou Ayiza à Tsévié célèbre également les moissons et l'attachement des communautés à la terre.

Cette diversité transforme le territoire national en une véritable mosaïque culturelle. Chaque fête raconte une partie du Togo. Ensemble, elles composent un récit collectif.

Des écoles vivantes de transmission

Dans de nombreuses communautés, les fêtes traditionnelles demeurent l'un des principaux cadres de transmission du patrimoine immatériel. Les jeunes y apprennent des chants, des gestes, des pas de danse, des récits, des interdits et des codes sociaux. Ils découvrent également l'histoire de leur peuple et les valeurs qui structurent la vie communautaire : courage, solidarité, respect des aînés, discipline, hospitalité ou attachement à la terre.

Cette transmission est d'autant plus importante que la mondialisation, l'urbanisation et les nouveaux modes de consommation culturelle éloignent parfois les jeunes de leurs origines. Beaucoup grandissent dans les villes, parlent moins les langues locales et connaissent peu les récits fondateurs de leurs communautés. La fête traditionnelle devient alors une salle de classe à ciel ouvert. Les anciens y occupent la fonction de passeurs de mémoire. Les artistes, les prêtres traditionnels, les chefs, les artisans et les familles transmettent des savoirs qui ne figurent pas toujours dans les manuels scolaires.

Le Festival national des danses traditionnelles, le FESNAD, s'inscrit dans cette dynamique. En 2026, l'événement a été placé sous le thème : « La danse traditionnelle : une expression de notre identité culturelle ». Les groupes venus des cinq régions ont été appelés à représenter leurs territoires à travers les rythmes, les gestes et les symboles hérités. Le ministère chargé de la Culture présente cette manifestation comme un espace de mémoire collective, d'affirmation identitaire et de cohésion nationale.

Cependant, transmettre ne signifie pas reproduire mécaniquement. Le défi consiste à préserver le sens profond des pratiques tout en les rendant compréhensibles aux nouvelles générations. Une fête qui ne se raconte plus risque de devenir un simple spectacle. Une tradition dont les symboles ne sont plus expliqués peut progressivement perdre sa portée.

La sauvegarde passe donc par la documentation, la recherche, l'enseignement, l'enregistrement audiovisuel et la création d'archives accessibles. Elle nécessite aussi une implication plus forte des écoles, des universités, des médias et des collectivités territoriales.

Un puissant facteur de cohésion sociale

Les fêtes traditionnelles sont également des espaces de rassemblement. Pendant plusieurs jours, les clivages sociaux, professionnels ou géographiques s'atténuent. Les habitants des villages accueillent ceux des villes. La diaspora retrouve les familles. Les visiteurs découvrent des communautés auxquelles ils n'appartiennent pas nécessairement. Les autorités administratives, politiques, religieuses et traditionnelles se retrouvent autour d'un même patrimoine.

Les Évala illustrent cette évolution. Bien que les rites initiatiques concernent directement les jeunes Kabyè, la fête attire désormais des Togolais de toutes les régions. Des ressortissants étrangers, des touristes et des membres de la diaspora participent également aux manifestations publiques. Ce dépassement du cadre communautaire est essentiel. Il montre qu'une tradition particulière peut devenir un bien national sans perdre son enracinement local.

La même dynamique se retrouve lors d'Epé-Ekpé ou d'Agbogbo-Za. Ces célébrations permettent aux populations de se rencontrer, d'échanger et de mieux connaître la diversité du pays. Elles contribuent ainsi à réduire les préjugés et à renforcer le sentiment d'appartenance nationale.

Dans un monde marqué par les tensions identitaires, la culture peut devenir un langage commun. Elle ne gomme pas les différences ; elle les rend visibles et partageables. Les fêtes traditionnelles jouent également un rôle important dans la réconciliation familiale et communautaire. Les retours au village favorisent les retrouvailles, la résolution de certains différends et le soutien à des projets collectifs. Des contributions sont mobilisées pour rénover une école, un centre de santé, une route ou un lieu communautaire.

La fête devient alors un moment de mobilisation sociale et de solidarité concrète.



Une économie qui ne dit pas encore pleinement son nom

Derrière les tambours et les cérémonies se développe une activité économique considérable. Durant les grandes fêtes, les hôtels et les auberges enregistrent une hausse de fréquentation. Les restaurants accueillent davantage de clients. Les transporteurs multiplient les rotations. Les vendeuses de produits alimentaires, les artisans, les couturiers, les photographes, les vidéastes et les organisateurs d'événements trouvent de nouvelles opportunités.

À Kara, les Évala constituent un exemple particulièrement visible de cette économie saisonnière. En préparation de l'édition 2026, le ministère du Tourisme, de la Culture et des Arts a inspecté 103 hôtels et auberges dans la Kozah. Plus de 300 acteurs touristiques et culturels ont également été sensibilisés à la qualité de l'accueil, à la propreté, au professionnalisme et à la satisfaction des visiteurs.

Cette démarche traduit une évolution importante : la réussite d'une fête ne se mesure plus seulement à la qualité des rites ou à l'affluence du public. Elle dépend également de l'expérience globale offerte aux visiteurs. Un touriste mal accueilli, mal orienté ou confronté à des prix excessifs gar-

dera une image négative de la destination. À l'inverse, une organisation professionnelle peut transformer une visite ponctuelle en recommandation, en retour régulier ou en investissement.

Le potentiel économique va bien au-delà de la semaine de célébration. Chaque fête pourrait soutenir une chaîne de valeur permanente : circuits touristiques, visites guidées, musées communautaires, boutiques artisanales, gastronomie locale, spectacles, résidences artistiques, plateformes numériques et productions audiovisuelles.

Les collectivités locales pourraient également intégrer ces manifestations à leurs stratégies de développement. Une fête bien organisée peut renforcer la notoriété d'une commune, attirer des partenaires et créer des débouchés pour les producteurs locaux.

Pour y parvenir, il faut toutefois mieux mesurer les retombées économiques. Combien de visiteurs sont accueillis ? Quel chiffre d'affaires est généré ? Combien d'emplois temporaires ou permanents sont créés ? Quels secteurs bénéficient réellement de l'événement ? Sans données fiables, le poids économique de la culture reste sous-estimé.

Une place à consolider dans la stratégie nationale

La nouvelle Feuille de route gouvernementale 2026-2031, structurée autour du triptyque « Protéger, Rassembler et Transformer », offre un cadre pertinent pour renforcer la contribution de la culture au développement national. Les autorités présentent cette stratégie comme un instrument de création d'emplois, d'inclusion et de transformation économique.

Dans cette logique, les fêtes traditionnelles peuvent contribuer aux trois ambitions.

Protéger, c'est sauvegarder les langues, les rites, les danses, les savoir-faire et les lieux de mémoire menacés de disparition.

Rassembler, c'est faire de la diversité culturelle un facteur d'unité, de dialogue et de cohésion sociale.

Transformer, c'est convertir ce patrimoine en emplois, en revenus, en attractivité territoriale et en rayonnement international.

Cette ambition ne pourra toutefois se concrétiser sans investissement. La culture doit être considérée comme un secteur productif, avec des besoins en infrastructures, en formation, en financement, en communication et en gouvernance.

Les artistes, artisans et détenteurs de savoirs doivent pouvoir vivre de leur travail. Les collectivités doivent disposer de compétences et de moyens. Le secteur privé doit être encouragé à soutenir les manifestations sans les dénaturer. Les médias doivent dépasser la simple couverture événementielle pour documenter les histoires, les symboles et les enjeux économiques.

Malgré leur importance, les fêtes traditionnelles restent confrontées à plusieurs fragilités. La première est la faiblesse de la documentation. De nombreux récits reposent encore essentiellement sur la mémoire orale. Avec la disparition progressive des anciens, certains savoirs risquent de se perdre.

La deuxième concerne l'organisation. Les programmes sont parfois publiés tardivement, les infrastructures demeurent insuffisantes et l'accueil des visiteurs manque de coordination.

La troisième difficulté est financière. Les acteurs culturels disposent rarement de ressources durables pour préparer, produire et promouvoir les événements.

La quatrième tient à la visibilité internationale. En dehors de quelques grandes manifestations, le patrimoine festif togolais reste encore peu connu au-delà des frontières nationales.

Les métiers liés au patrimoine peuvent offrir de nouvelles perspectives : guide culturel, archiviste, réalisateur, photographe, costumier, scé-

nographe, développeur de contenus numériques, médiateur, restaurateur ou entrepreneur touristique.

Faire de la mémoire une force d'avenir

Le Togo n'a pas à choisir entre tradition et modernité. Il peut construire sa modernité à partir de son identité. Les fêtes traditionnelles démontrent que le patrimoine n'est pas figé. Il évolue, rassemble et produit de la valeur. Il soutient les économies locales, entretient les liens avec la diaspora, renforce l'attractivité des territoires et transmet aux jeunes une mémoire indispensable.

Le véritable enjeu consiste désormais à passer de la célébration ponctuelle à une stratégie durable. Cela suppose de préserver les rites, professionna-

liser l'organisation, développer les infrastructures, produire des données économiques, créer des circuits touristiques et renforcer la présence numérique du patrimoine togolais.

À cette condition, les fêtes traditionnelles ne seront plus seulement considérées comme des parenthèses festives dans le calendrier national. Elles deviendront ce qu'elles sont déjà en partie : des moteurs de cohésion, des plateformes économiques et des instruments de rayonnement. Le Togo dispose d'une richesse que peu de politiques publiques ont encore pleinement mesurée. Ses traditions ne racontent pas seulement d'où vient le pays. Bien valorisées, elles peuvent aussi contribuer à déterminer où il va.

TOGO
emergent

**FAITES VOS
ANNONCES
PUBLICITAIRES
ICI**



INTERVIEW

« Certains disent, moi j'ai peur d'aller au village parce qu'on va me tuer... », Togbui Dagban-Ayivon

Longtemps perçues comme de simples manifestations culturelles ou religieuses, les fêtes traditionnelles connaissent aujourd'hui un regain d'intérêt au Togo. Qu'il s'agisse des Évala en pays Kabyè, de Épé-Ekpé, de Agbogbo-Za ou encore des différentes célébrations propres aux chefferies traditionnelles, ces rendez-vous attirent chaque année davantage de participants, de personnalités et de visiteurs. Au-delà de leur dimension spirituelle et identitaire, ces événements interrogent désormais leur rôle dans la promotion du patrimoine national, le développement économique local, le tourisme culturel et le rayonnement international du Togo.

Chaque année, la saison des vacances est aussi celle des grandes fêtes traditionnelles qui rythment la vie culturelle des différentes régions du Togo. Des célébrations ancestrales rassemblent les communautés, attirent de nombreux visiteurs et mettent en lumière la richesse du patrimoine national. Dans ce contexte, nous recevons Togbui Dagban-Ayivon Akouté, chef quartier d'Adakpamé, Ingénieur de conception en urbanisme, constructeur en travaux publics et en bâtiment de travaux publics, communicateur endogène. Avec lui, nous échangeons sur la place de la chefferie traditionnelle dans le Togo contemporain et sur la manière dont les fêtes traditionnelles peuvent contribuer à la préservation de l'identité culturelle, au développement économique, au tourisme et au rayonnement du pays.



Quelle est aujourd'hui la mission d'un chef traditionnel dans une société togolaise en pleine mutation ?

Au fait, disons que notre rôle est devenu beaucoup plus complexe, parfois même méconnaissable. Parce qu'un chef traditionnel, par essence, est un conciliateur à la base. C'est un agent de développement de sa localité. C'est lui qui pense le devenir de la localité.

Aujourd'hui, ce rôle nous est un peu ravi par les mairies, les gendarmeries, les polices, les tribunaux ; ce qui fait que notre rôle n'est plus très visible. Mais nous demeurons des conciliateurs et des références. Nous détenons un certain nombre de réalités, de vérités qui échappent aux autres. Et nous avons une certaine notoriété au sein de nos populations pour laquelle nous constituons une référence et un recours de premier ordre.

Sous un autre angle, nous représentons nos populations de ressort vis-à-vis de l'autorité administrative. C'est cela qui est également consacré par la loi. Mais aujourd'hui, les autorités locales, municipales, jouent également le même rôle. Il y a donc conflit de fonction à ce niveau. C'est pourquoi, il y a lieu de redéfinir l'échelle. Qui fait réellement quoi ? Nous jouons un rôle de plaidoyer également de notre territoire vers les autorités territoriales également.

En ce sens que nous portons vers l'autorité nos différents problèmes, nos difficultés et nous les amenons à nous accompagner pour régler ces problèmes.

C'est un rôle de plaider. Ce n'est pas un rôle de décision. Notre rôle de développement demeure à travers nos comités de développement et autres qui sont aujourd'hui récupérés comme des outils de mobilisation politique.

Au-delà, nous demeurons toujours des sachants, des outils de développement des outils de conciliation des outils de plaider. Donc, entre nos populations et l'autorité.

Pensez-vous que les Togolais accordent davantage d'importance à leurs traditions qu'il y a une dizaine d'années ? Pourquoi ?

Vous savez, nous avons été détournés de nos traditions. Nous les méconnaissions même pratiquement. Donc, si on dit, est-ce qu'ils accordent ? Il faut qu'ils s'y reconnaissent pour lui accorder l'importance requise. Mais étant coupés de leurs traditions, de leurs valeurs presque, nous ne savons pas que nous avons des valeurs. Alors que nos traditions font notre originalité. Nos traditions font notre personnalité. Si tu ne maîtrises rien de tes réalités, tu es écartelé, tu es hybride. Tu peux avoir beau maîtriser la langue de Molière, tu ne seras jamais comme le Blanc. Je m'étonne lorsque je vois certaines personnes de peau noire défendre des valeurs occidentales. Tu n'as de valeurs que si tu es moulé dedans. Au cas contraire, tu ne pèses pas.

Tu es fragile. Tu es léger. Celui qui ne connaît pas ses traditions, qui n'est pas moulé dans ses traditions, flotte et est vulnérable. Et c'est ce qui arrive à beaucoup de gens. Certains disent, moi j'ai peur d'aller au village parce qu'on va me tuer. Oui, on va te tuer parce que tu ne pèses pas. Parce que ce que tu dois connaître pour ne pas être agressé, tu ne connais pas. La manière dont tu dois t'intégrer dans ton milieu, tu ne maîtrises pas. Tu t'entretiens mal, tu vas avoir des chocs. Tu

ne connais pas tes interdits.

Ce qui est compatible à ta personne, et ce qui ne l'est pas, te rendra tout le temps malade, vulnérable. Et donc, moribond. Tu dois savoir que cela, notre contrée n'en mange pas. Moi là où je suis, je connais mes traditions. Je sais que nous ne consommons pas tel, tel, tel, tel, tel. Ce n'est pas parce que cela ne t'écorche pas directement que ce n'est pas un interdit. Il fait partie de nos valeurs, de nos connaissances. Lorsque vous prenez la tradition, c'est une grande école et il faut s'y inscrire. Et tu n'as aucune raison de ne pas connaître cette tradition. Nul n'est censé ignorer ses traditions. Si tu l'ignore, c'est à tes dépens. Maintenant si tu l'ignores, tu ne connaîtras pas ses importances. Mais si tu connais avant de mépriser, c'est un autre cas.

Donc, à votre question, je dis, parce que beaucoup de nos jeunes ne sont pas moulés dans cette tradition, n'ont pas été à cette école, ils ne connaissent même pas, pour qu'on dise, qu'ils méprisent. L'église du Blanc, l'école du Blanc, ont tout fait pour nous rendre hybrides, ignorants de nos propres valeurs, pour qu'on puisse s'accrocher à eux, pour qu'on puisse les servir. Et cela nous rend esclaves, et nous maintient dans cet esclavage.

Depuis quelques années, les fêtes traditionnelles semblent prendre une ampleur de plus en plus importante. Comment expliquez-vous cet engouement ?

Les fêtes traditionnelles, telles qu'elles sont observées aujourd'hui, sont devenues une institution politique. Sinon, dans le temps, les gens faisaient leurs fêtes traditionnelles sans grand écho, et cela s'étalait sur plusieurs jours. Chaque contrée faisait ses rituels. Les fêtes traditionnelles, c'est des rituels, ce n'est pas de la réjouissance fortuite.

Aujourd'hui, c'est assorti d'accompagnements financiers. Chaque préfecture, presque, a une fête traditionnelle. On le fait à l'image, disons, à la mesure de la préfecture. Parce qu'à

un moment donné, l'autorité politique a besoin d'amuser un peu le peuple, les tirer de leur stress, pour qu'ils ne soient plus trop tendus, au point de vouloir embrayer. Alors, il faut les encourager à quelque chose.

Normalement, les fêtes traditionnelles devaient être taillées sur un processus donné. Comment une fête traditionnelle doit se célébrer ?

Vous savez que nos contrées sont régies par des entités spirituelles. D'abord, on consulte l'oracle communautaire. Vous consultez, les enseignements, les renseignements, les instructions que vous recevez ; c'est ça que vous consacrez d'abord à travers un rituel. Ensuite, vous informez la communauté, puisque l'oracle donnera des informations. Vous informez.

Et il y a un comité communautaire qui siège pour mettre au point le processus des rituels. Dans une communauté donnée, il y a plusieurs couvents. Il y a plusieurs entités. Chacun doit faire des rituels à ces entités-là. C'est comme cela qu'on commence. C'est eux qui mangent d'abord. Ce n'est pas vous, les êtres physiques, qui mangez. C'est pourquoi, on ne peut pas faire une fête en deux ou trois jours.

Il peut arriver que l'oracle vous dise d'organiser un nettoyage collectif de toute la communauté. Généralement, c'est le cas. Et on l'organise. Il y a certains couvents spécifiques qui font cela. Ce n'est pas tout le monde qui y procède. Et une fois que vous l'aurez fait, on demande même aux gens, de balayer leurs demeures, vous amenez une petite quantité d'ordures, vous ajoutez au panier communautaire. Et c'est comme cela que chaque maison participe au nettoyage d'ensemble.

Et cela, c'est pour atténuer les maladies qui hantent la communauté. C'est pour apporter de la propreté, de la prospérité. Au fait, les fêtes traditionnelles, c'était pour curer les maux, les malaises, les difficultés, les chasser de la communauté et faire asseoir la prospérité.

C'est le but des fêtes traditionnelles.

C'est pour atténuer les malaises, les saletés, vous les nettoyez ; rendre propre, aussi bien spirituellement que physiquement, la contrée. Et une fois qu'on aura fait ce nettoyage, alors on envoie les ordures à un lieu indiqué ou à une divinité qui, à travers l'oracle, voudra recevoir vos insanités.

C'est l'occasion également pour toutes les familles de faire également des rituels d'expiation et de demander la prospérité. Et à chaque fois, on fait des immolations, on fait des sacrifices, on fait ainsi de suite. Ce n'est qu'après cela, lorsque vous aurez fait les rituels et autres, qu'on fait une procession.

C'est-à-dire que vous allez maintenant quitter vos contrées pour louer, en remerciement et en reconnaissance, les divinités qui vous ont accompagné ou qui vous accompagnent ou qui vous protègent. La procession, ce n'est pas fait juste pour le plaisir, c'est en révérence à ces entités-là. Et certains portent même des témoins sur leur tête, on dit c'est telle entité, c'est telle autre. Et c'est leur chanson qu'on joue. C'est leur danse rituelle qu'on opère et non les danses du blanc.

Et lorsque vous aurez fait tout cela, maintenant, dans chaque maison on prépare. On fait un festin. C'est ce qu'on appelle sacrifice, Sara, ou offrande, en remerciement et en attirance de l'abondance. Lorsque tu fais des offrandes, c'est pour attirer l'abondance. C'est pour attirer la bonne santé, le bonheur, l'entente cordiale, et la solidité de votre communauté. Ceci dit, après une fête traditionnelle, toutes les divinités auraient été visitées, parce que nous n'avons pas les mêmes divinités d'une maison à une autre.

Mais est-ce que c'est ce qui se fait dans nos localités ? Donc normalement, les fêtes traditionnelles doivent suivre ce processus décrit pour attirer le bonheur. Le bonheur, on ne pleure pas pour le bonheur, on l'attire en toute autorité. C'est pourquoi lorsque nous faisons nos cérémonies de libation, on ne se met pas à genoux pour dire pardon, pardon.

Non. Cela s'attire avec autorité. Je veux que ceci soit. On ne supplie pas. Nous sommes de la nature, nous sommes du cosmos. Ce qui doit nous être destiné, nous est destiné. Il faut être en posture de le recevoir.

Donc, après cette phase maintenant, on rentre dans la phase de partage. Parce que vous avez reçu l'abondance. Alors partagez entre vous. Partagez en actions de grâce. Remerciez en honneur à ces divinités qui sont parmi vous et qui vous accompagnent. Jubilez. Voilà la fête traditionnelle.



Est-ce que vous pensez que les fêtes traditionnelles peuvent être des moteurs de développement ?

Les fêtes traditionnelles normalement sont des moteurs de développement. D'après ce que je vous ai dit tout à l'heure, on fait de l'expiation. C'est-à-dire qu'on rompt avec tout ce qui peut être blocage. On attire le bonheur. Le développement c'est quoi ? Le développement roule sur le bonheur. C'est le bonheur qui est même le moteur du développement.

Et on se remet en cause, on fait le point, ce qui n'a pas marché. Ce qui a marché. Vous vous reprochez ce que vous n'avez pas bien fait. Et vous vous reconnectez à nouveau avec ce qui est bien pour la communauté. Maintenant, vous drainez des foules. Vous drainez des gens qui viennent d'ailleurs. Cela attire des capitaux qui vont demeurer. Il y a de l'investissement qui se fait. Des mécènes qui vous font des apports. Ensuite, c'est des fêtes de retrou-

vaillances par excellence. Des gens qui étaient partis depuis, à cause de cette fête, vont revenir. Ils vont revenir avec de l'argent. Au Bercail, la localité profite du regain de capitaux. Parce que les gens qui viennent, qu'ils soient natifs ou visiteurs ou touristes, vont dépenser, vont manger, vont rester dans vos hôtels, vont faire ci et autres. Ils vont au moins donner un franc à quelqu'un.

C'est un moteur de développement. Et à chaque fête, vous allez vouloir embellir la localité. S'il y a des rues qui ne sont pas praticables, vous allez les revoir, les retracer. Si l'autorité trouve que la visibilité ne l'honore pas, elle est obligée de faire ce qu'il y a, au moins ne serait-ce que badigeonner un peu. À l'approche de certaines fêtes, nous avons vu même, on met des badigeons sur les accotements des trottoirs et autres. On retrace certains à l'approche des fêtes. C'est des investissements qui se font. Il y a des échanges. Il y a du donner et du recevoir. C'est un mobile de développement.

Comment concilier la préservation de l'authenticité des rites traditionnels avec les exigences de la modernité et de l'ouverture au tourisme ?

Les fêtes traditionnelles ont toujours été ouvertes. Lorsqu'une localité dans le temps voudrait fêter sa fête, elle fait appel à d'autres contrées qui également viennent participer avec leurs groupes folkloriques, leurs devins, font des démonstrations. Ce sont des temps d'échanges. Ce que vous ne savez pas faire chez vous, vous pourrez importer cela d'ailleurs. Et on vient montrer. Et c'est des échanges parce que la connaissance, vous pourrez l'acquérir à partir d'autres. C'est comme des talismans, des savoir-faire cabalistiques et autres, cela s'échange. Les fêtes traditionnelles n'ont jamais été fermées.

C'est pourquoi il y a eu une phase apothéose qui est faite de processions et de partages.

Mais les rituels au niveau des devins sont généralement fermés. Maintenant, lorsque vous voulez parler de modernité, il faut définir c'est quoi la modernité.

Est-ce que par exemple on peut faire une caravane, au lieu de faire à dos de chameau ou de chevaux, on peut le faire avec des voitures, ainsi de suite. Nous évoluons et ce qui est à notre portée et qui est utile, on peut l'emprunter. Dans le temps, nous n'avions pas... les Gins étaient rares, les boissons fortes, liqueur, Gins, c'était rare. Mais aujourd'hui cela abonde. Donc nous faisons des cérémonies avec ces genres de liqueur. Des gens même prennent des Rhums pour faire des cérémonies. Pourquoi pas, si vous en avez le moyen. Donc, dans le temps, on porte les chefs pendant les fêtes, on les déplace sur les épaules, dans

des hamacs. Mais aujourd'hui, il peut emprunter un véhicule décapotable. Pourquoi pas, ce n'est pas interdit.

Ou bien... Dans le temps, la plupart des chefs portent des turbans. Mais aujourd'hui, nous avons des couronnes. On évolue. Donc la tradition, la tradition africaine n'est pas fermée. Elle est ouverte à tout ce qui peut l'accompagner de façon utile et non l'anéantir.

Quel message souhaitez-vous adresser aux Togolais, en particulier à la jeunesse, afin qu'ils s'approprient davantage leur patrimoine culturel et contribuent à sa transmission aux générations futures

Dans tous les cas, ce que moi je voudrais partager, c'est que nous donnions de l'importance à nos ins-

titations traditionnelles. Ce sont nos aïeux qui nous les ont léguées. La chefferie ne date pas des colons. Ce sont nos aïeux qui nous les ont léguées.

C'est une institution traditionnelle. Que l'autorité lui accorde toute son importance et l'accompagne. En termes pécuniaire, d'abord, parce que c'est cela qui influence le présent et le devenir.

A la jeunesse, je lui demande de s'instruire. Elle est déjà éduquée. Elle est méconnaissante de ses propres valeurs. Elle est en perdition. Il faut un sursaut d'éveil. Il faut aller à la curiosité expérimentale. Il faut que cette jeunesse décide. C'est une force de volonté de connaître, d'aller à la quête de ses traditions et de ses valeurs.



TOGO
emergent

**FAITES VOS
ANNONCES
PUBLICITAIRES
ICI**

POLITIQUE

Togo : sous chaque fête traditionnelle bat le même pouls national



Chaque année, du nord au sud, de l'est à l'ouest, le Togo s'anime au rythme de plusieurs célébrations ancestrales. Chacune raconte une histoire différente, porte un costume différent, chante dans une langue différente. Et pourtant, à y regarder de plus près, un fil conducteur les traverse toutes. C'est peut-être là, dans cette répétition discrète de mêmes principes sous des habits différents, que se trouve l'un des leviers les plus sous-exploités de la construction nationale togolaise.

On a longtemps regardé les fêtes traditionnelles togolaises comme des rites séculaires, des curiosités folkloriques, des attractions touristiques ou de simples marqueurs identitaires régionaux. Cette lecture, bien que juste, est incomplète. Elle s'arrête à la forme et manque le fond.

Une diversité qui cache une unité

Que célèbre-t-on, au fond, lors des Evala, cette épreuve de lutte traditionnelle qui consacre le passage à l'âge adulte ? Le courage, la persévérance, la maîtrise de soi. Que célèbre-t-on lors de l'Epe-Ekpe, qui ouvre l'année chez les Guin-Mina ? La purification collective, le pardon, le renouveau communautaire.

Le vocabulaire change, les rites changent, les divinités invoquées changent. Mais les valeurs, elles, se ressemblent étrangement : respect des aînés et de la mémoire collective, sens du sacrifice pour la communauté, célébration du courage individuel au service du groupe, quête de paix et de réconciliation, gratitude envers la terre et les ancêtres. Ce ne sont pas des valeurs kabyè, ewé, tem ou guin. Ce sont des valeurs togolaises, simplement déclinées en plusieurs dialectes culturels.

L'occasion manquée de la cohésion sociale

C'est précisément là que se niche l'opportunité. Un pays qui cherche à se rassembler n'a pas toujours besoin d'inventer un récit national ex nihilo, un exercice souvent artificiel et peu incarné. Il peut aussi choisir de révéler ce qui existe déjà, dispersé, et de le relier.

Aujourd'hui, ces fêtes vivent trop souvent en silos. Elles sont vécues, célébrées et transmises région par région, ethnie par ethnie, sans passerelle organisée entre elles. Un jeune de Lomé grandit parfois sans jamais avoir assisté à l'Evala. Un habitant de la Kara connaît rarement le sens profond du Kpessosso. Cette méconnaissance mutuelle n'est pas de l'hostilité, elle est pire : de l'indifférence. Et l'indifférence est le terreau le plus fertile pour les replis identitaires, bien plus que ne le sont les différences elles-mêmes.

Le paradoxe togolais est là : le pays dispose d'un patrimoine de valeurs communes extraordinairement riche, mais ne l'exploite quasiment pas comme outil de cohésion. Il le traite comme du patrimoine à conserver, alors qu'il pourrait le traiter comme du capital à faire fructifier.

L'erreur classique, dans beaucoup de pays plurilingues et pluriethniques, consiste à vouloir gommer les différences au nom de l'unité. Le Togo n'a pas besoin de cette stratégie, et ferait bien de l'éviter. La vraie force ne réside pas dans l'uniformisation des traditions, mais dans la mise en lumière de ce qu'elles partagent déjà.

Concrètement, cela pourrait prendre plusieurs formes. Un calendrier national des fêtes traditionnelles, largement médiatisé et enseigné dès l'école primaire, permettrait à chaque jeune Togolais de connaître non seulement sa propre tradition, mais celle de ses compatriotes. Des échanges intercommunautaires organisés autour de ces célébrations (délégations croisées, retransmissions natio-

nales, programmes scolaires dédiés) transformeraient des fêtes locales en moments de fierté collective partagée. Une valorisation touristique et économique assumée, où l'État et le secteur privé investissent dans ces événements comme ils investiraient dans une infrastructure stratégique, ferait de ce patrimoine un moteur de développement autant qu'un ciment social.

Il ne s'agit pas de folkloriser davantage ces célébrations, ni de les vider de leur sens spirituel et communautaire au profit du spectacle. Il s'agit de les relier consciemment, de nommer explicitement ce qu'elles ont en commun, et d'en faire un discours national assumé : voici ce que nous célébrons tous, sous des formes différentes ; voici qui nous sommes, ensemble.

Un essor national qui commence par la reconnaissance

Les nations qui réussissent leur cohésion ne sont pas nécessairement celles qui ont le moins de diversité

interne. Ce sont celles qui ont su transformer leur diversité en récit commun, sans la nier. Le Togo a, dans ses fêtes traditionnelles, une matière première rare pour ce travail : un ensemble de rituels vivants, encore pratiqués, encore transmis, encore habités par le sens, et qui partagent déjà les fondations d'une identité nationale forte.

La question n'est donc pas de savoir si le pays dispose des ressources culturelles nécessaires à sa cohésion.

Il en dispose, en abondance. La question est de savoir si les décideurs politiques, économiques et éducatifs togolais choisiront de les regarder enfin comme un levier stratégique, et non comme un simple héritage à commémorer une fois l'an.

Fédérer le Togo par ses traditions n'est pas un projet nostalgique. C'est un projet d'avenir.

TOGO
emergent

**FAITES VOS
ANNONCES
PUBLICITAIRES
ICI**



Intensément fraîche et pétillante



snb.tg

LE GOÛT DE ÇA!



ÉCONOMIE

Plus d'entreprises aujourd'hui, plus d'emplois demain ?



Après deux années marquées par un ralentissement de la création d'entreprises, le Togo semble retrouver le goût d'entreprendre. Au premier semestre 2026, le Centre de formalités des entreprises (CFE) a enregistré 8 129 nouvelles immatriculations, soit une hausse de près de 5 % par rapport à la même période en 2025. Ce rebond intervient dans un contexte où les pouvoirs publics multiplient les réformes pour simplifier les démarches administratives, encourager l'investissement privé et faire de l'entrepreneuriat un véritable moteur de croissance économique.

Assiste-t-on à une simple reprise statistique après deux années difficiles ou aux premiers signes d'une transformation durable de l'économie togolaise ? Car créer davantage d'entreprises est une bonne nouvelle, encore faut-il que ces entreprises survivent, créent de la valeur et génèrent des emplois. Plus que le nombre de sociétés enregistrées, c'est désormais leur capacité à grandir qui déterminera l'impact réel de cette dynamique sur l'économie nationale.

Une confiance qui revient, portée par les entrepreneurs togolais

Les chiffres du premier semestre 2026 traduisent avant tout un regain de confiance des acteurs économiques. Avec près de 80 % des nouvelles entreprises créées par des Togolais, l'entrepreneuriat local confirme qu'il demeure le principal moteur de cette reprise. Dans un contexte économique encore marqué par les incertitudes internationales, voir les nationaux investir davantage dans leurs propres projets constitue un indicateur encourageant de la confiance accordée aux perspectives du marché intérieur.

Cette dynamique est également le résultat des réformes engagées ces dernières années. La réduction des délais et des coûts de création d'entreprises, la digitalisation progressive des procédures administratives ainsi que les mesures destinées à améliorer le climat des affaires ont progressivement levé plusieurs obstacles qui décourageaient autrefois de nombreux porteurs de projets. Aujourd'hui, créer une entreprise est devenu plus rapide, plus accessible et moins coûteux qu'il y a quelques

années.

Un autre signal mérite une attention particulière. Il s'agit de la progression constante de l'entrepreneuriat féminin. Avec plus de 2 300 entreprises créées par des femmes en seulement six mois, celles-ci représentent désormais près de 28 % des nouvelles immatriculations. Cette évolution indique une transformation progressive du paysage entrepreneurial togolais, où les femmes occupent une place de plus en plus importante, non seulement comme créatrices d'activités, mais aussi comme génératrices d'emplois et d'innovation. Renforcer leur accès au financement, à la formation et aux marchés pourrait devenir un puissant levier de croissance inclusive.



Le vrai défi commence après la création de l'entreprise

Le véritable défi réside désormais dans la capacité de ces jeunes entreprises à survivre au-delà des premières années d'activité. Dans de nombreux pays africains, une proportion importante des entreprises cesse ses activités avant son cinquième anniversaire, faute de financement, d'accompagnement ou de débouchés commerciaux suffisants.

La question du financement demeure notamment un enjeu majeur. Beaucoup de petites entreprises démarrent avec des ressources limitées et peinent ensuite à accéder au crédit

bancaire ou aux investisseurs. Sans mécanismes de financement adaptés, une partie importante de cette nouvelle génération d'entrepreneurs risque de rester cantonnée à des activités de faible valeur ajoutée. Le développement de fonds d'investissement, de garanties publiques ou de solutions de financement innovantes sera déterminant pour permettre à ces entreprises de changer d'échelle.

Par ailleurs, la qualité des entreprises créées sera tout aussi importante que leur quantité. Le Togo gagnerait à encourager davantage les projets innovants, les startups technologiques, les entreprises industrielles ou encore les initiatives tournées vers la

transformation locale des matières premières. Une économie ne se transforme pas uniquement parce qu'elle compte plus d'entreprises, mais parce que celles-ci produisent davantage de richesse, innovent et exportent.

Enfin, cette reprise constitue une opportunité pour lutter contre le chômage, notamment celui des jeunes diplômés. Si ces nouvelles entreprises parviennent à se développer durablement, elles pourraient devenir un important réservoir d'emplois et contribuer à réduire progressivement la dépendance à l'emploi public ou au secteur informel.



TOGO
emergent

**FAITES VOS
ANNONCES
PUBLICITAIRES
ICI**



Le Togo rejoint les économies à revenu intermédiaire : quels enjeux pour l'avenir ?

Le 1er juillet 2026 marque une étape importante dans l'histoire économique du Togo. Pour la première fois, le pays quitte officiellement la catégorie des pays à faible revenu pour intégrer celle des pays à revenu intermédiaire de la tranche inférieure, selon la nouvelle classification annuelle de la Banque mondiale. Derrière cette annonce, qui pourrait sembler technique pour une grande partie de la population, se cache pourtant un signal adressé aux investisseurs, aux partenaires internationaux et aux marchés financiers. En effet, l'économie togolaise progresse et franchit un nouveau cap dans son développement.

Cette évolution n'est pas le fruit du hasard. Elle s'inscrit dans plusieurs années de croissance économique relativement soutenue, avec un PIB ayant progressé en moyenne de plus de 6 % par an. Mais au-delà de la performance macroéconomique, une question demeure. Ce nouveau statut changera-t-il réellement le quotidien des Togolais ? Car si les indicateurs économiques racontent une histoire de progression, les réalités vécues par les ménages racontent parfois une tout autre histoire.

Une reconnaissance internationale qui renforce la crédibilité économique du Togo

En rejoignant la catégorie des pays à revenu intermédiaire inférieur, le Togo ne gagne pas seulement un nouveau label économique ; il améliore également son image auprès des investisseurs internationaux. La classification de la Banque mondiale constitue un indicateur de référence largement utilisé par les banques de développement, les agences de notation, les bailleurs de fonds et les entreprises souhaitant investir dans un pays. Être reclassé signifie que l'économie togolaise est désormais perçue comme plus solide qu'auparavant, avec une capacité de création de richesse en progression.



Cette reconnaissance peut avoir des effets positifs sur l'attractivité du pays. Les investisseurs recherchent généralement des économies stables, capables d'offrir un environnement favorable aux affaires et une croissance durable. Dans ce contexte, le Togo peut espérer attirer davantage d'investissements directs étrangers dans des secteurs stratégiques comme les infrastructures, le numérique, la transformation industrielle, la logistique ou encore les services financiers. Son positionnement géographique, renforcé par les performances du Port autonome de Lomé et les efforts de modernisation économique engagés ces dernières années, constitue un atout supplémentaire.

Cependant, cette nouvelle classification entraîne également des responsabilités. À mesure qu'un pays monte en catégorie, certains financements concessionnels accordés aux économies les plus pauvres deviennent progressivement moins accessibles. Les partenaires internationaux considèrent alors que le pays dispose d'une plus grande capacité à mobiliser des ressources sur les marchés financiers ou auprès du secteur privé. Le Togo devra donc démontrer qu'il est capable de maintenir une croissance durable tout en renforçant ses ressources internes, notamment grâce à une meilleure mobilisation fiscale et à une gestion rigoureuse des finances publiques.

Transformer les performances économiques en progrès social

Pour la majorité des Togolais, cette annonce n'aura de sens que si elle produit des effets visibles dans leur vie quotidienne. Car être classé parmi les pays à revenu intermédiaire ne signifie pas que la pauvreté disparaît du jour au lendemain. Le classement repose sur le revenu national brut moyen par habitant, un indicateur qui ne renseigne pas sur sa répartition. Une économie peut afficher une croissance élevée tout en laissant subsister d'importantes inégalités sociales.

Le principal enjeu des prochaines années sera donc celui de l'inclusion. Les performances macroéconomiques

devront se traduire par davantage d'emplois formels, une amélioration du pouvoir d'achat, un meilleur accès aux soins, à l'éducation et aux infrastructures de base. Sans cette transformation, le risque est de voir se creuser un fossé entre les statistiques économiques et la perception qu'en ont les citoyens. Une croissance qui ne profite qu'à une partie de la population finit souvent par perdre sa légitimité sociale.

Cette nouvelle étape constitue également une opportunité pour accélérer la transformation structurelle de l'économie. Le Togo devra investir davantage dans la création de valeur ajoutée, soutenir les petites et moyennes entreprises, renforcer son tissu industriel et développer les compétences de sa jeunesse. Le

changement de catégorie ne doit pas être considéré comme un aboutissement, mais comme un point de départ vers une économie plus productive, plus innovante et plus résiliente. Enfin, cette évolution invite aussi les décideurs publics à renforcer la gouvernance économique. Plus la crédibilité internationale d'un pays augmente, plus les attentes en matière de transparence, d'efficacité des politiques publiques et de qualité des institutions deviennent élevées. Le nouveau statut devra donc s'accompagner d'une amélioration continue du climat des affaires et d'une gestion responsable des ressources publiques.



TOGO
emergent

**FAITES VOS
ANNONCES
PUBLICITAIRES
ICI**



SOCIÉTÉ

Vacances scolaires : les colonies séduisent-elles encore les familles togolaises ?

Longtemps considérées comme des espaces privilégiés de découverte et d'apprentissage, les colonies de vacances semblent aujourd'hui moins accessibles à de nombreuses familles togolaises. Entre contraintes financières, choix éducatifs et inquiétudes liées à la sécurité, les parents redéfinissent leurs priorités. Les colonies n'ont pourtant pas perdu leur intérêt : elles doivent désormais convaincre, rassurer et s'adapter aux réalités des ménages.

À la fermeture des écoles, le rythme des familles change. Les cahiers sont rangés, les uniformes abandonnés et les réveils matinaux deviennent moins contraignants. Pendant plusieurs semaines, les enfants doivent occuper un temps libéré des cours, mais rarement vide d'obligations.

Pour certains élèves, les vacances sont synonymes de repos, de jeux et de retrouvailles familiales. D'autres rejoignent leurs grands-parents au village, suivent des cours de renforcement ou commencent l'apprentissage d'un métier. Une partie des enfants participe également à des colonies de vacances, ces séjours collectifs conçus pour associer détente, découverte, éducation et vie en communauté.

Au Togo, les colonies ont longtemps représenté une expérience valorisante. Elles permettaient aux enfants de quitter temporairement leur environnement habituel, de visiter d'autres localités, de pratiquer des activités sportives ou culturelles et de développer leur autonomie. Mais dans un contexte économique plus exigeant, ce modèle conserve-t-il le même pouvoir d'attraction auprès des familles ? La réponse est nuancée. Les parents reconnaissent généralement les bénéfices de ces séjours. Pourtant, entre les dépenses liées à la prochaine rentrée, les responsabilités familiales et la crainte de confier leurs enfants à des personnes parfois peu connues, nombreux sont ceux qui hésitent.



Des vacances déjà tournées vers la prochaine rentrée

Dans beaucoup de ménages, les vacances ne représentent pas seulement une période de repos. Elles marquent aussi le début des préparatifs de la prochaine année scolaire. Fournitures, uniformes, chaussures, frais d'inscription, transport et parfois logement : la rentrée impose des dépenses importantes. Lorsque plusieurs enfants sont scolarisés dans une même famille, la pression sur le budget devient encore plus forte. Dans ces conditions, une colonie de vacances, même jugée intéressante, peut apparaître comme une dépense secondaire. Les parents privilégient ce qu'ils considèrent comme indispensable à la poursuite de la scolarité. À Agoè, Nadège, mère de cinq enfants, ne cache pas son étonnement lorsqu'on lui parle de colonies de vacances. « Colonies de

vacances ? Qu'est-ce que c'est ? Moi, je n'ai pas assez de moyens pour les inscrire. Je préfère que mes enfants m'aident à vendre. Comme ça, à la rentrée, je pourrai acheter les fournitures scolaires », explique-t-elle. Son témoignage traduit une réalité largement partagée. Pour certaines familles, les enfants participent directement aux activités économiques du ménage. Ils accompagnent leur mère au marché, aident dans un petit commerce ou prennent part à différentes tâches génératrices de revenus. Cette contribution peut sembler éloignée de l'idéal de vacances fondé sur le loisir. Mais pour les ménages concernés, elle répond à une nécessité immédiate : préparer la reprise des classes et réduire le poids financier de la rentrée.

Toutes les familles qui n'inscrivent pas leurs enfants à une colonie ne les privent pas pour autant d'expériences nouvelles. Pour de nombreux Togolais, les vacances restent intimement liées au retour au village. Ce déplacement permet aux enfants vivant en ville de retrouver leurs grands-parents, leurs cousins et leur communauté d'origine. Ils découvrent les réalités rurales, participent parfois aux travaux champêtres et renforcent leur connaissance des traditions familiales.

Étudiant en deuxième année à l'Université de Lomé, Kossi garde le souvenir de vacances presque toujours passées loin des séjours organisés. « Moi, je ne suis jamais allé en colonie de vacances. Pendant les vacances, je peux aller chez mon oncle dans mon village pour les travaux champêtres », raconte-t-il. Pour sa famille, ce séjour constituait déjà une forme d'apprentissage. Il



fallait se lever tôt, travailler avec les adultes, observer les techniques agricoles et s'adapter à un environnement différent de celui de la ville.

Ces expériences jouent un rôle important dans la transmission des valeurs. Elles apprennent aux enfants l'effort, la solidarité, le respect des aînés et l'attachement à la terre d'origine. Elles contribuent également à préserver les liens familiaux dans un contexte où l'urbanisation éloigne progressivement les jeunes de leurs communautés.

Pour beaucoup de parents, une telle immersion est tout aussi éducative qu'une colonie classique. Elle a également l'avantage d'être moins coûteuse et de se dérouler dans un cadre familial considéré comme rassurant.

Un intérêt réel, mais une accessibilité limitée

Les difficultés financières ne signifient pas que les parents rejettent le principe des colonies. Plusieurs reconnaissent qu'elles peuvent aider les enfants à gagner en maturité et à découvrir de nouvelles réalités. Afi, mère de famille, en perçoit clairement l'intérêt. « C'est bien de faire découvrir des choses aux enfants pendant les vacances, mais nous n'avons pas les moyens », confie-t-elle.

Cette déclaration résume l'un des principaux obstacles : l'écart entre le désir des familles et leurs possibilités

réelles. Lorsqu'une colonie nécessite des frais d'inscription, de transport, d'hébergement ou l'achat d'équipements particuliers, elle devient rapidement inaccessible aux foyers les plus modestes.

Les familles effectuent alors des arbitrages. Certaines investissent dans des cours de vacances afin de consolider les acquis scolaires. D'autres inscrivent les enfants à des formations plus pratiques : couture, coiffure, menuiserie, mécanique, informatique ou cuisine.

Ces choix répondent à une préoccupation croissante : permettre aux jeunes d'acquérir rapidement une compétence utile. Les vacances sont ainsi perçues non seulement comme une période de détente, mais aussi comme une occasion de préparer l'avenir.

Cette tendance n'élimine pas les colonies de vacances. Elle les met plutôt en concurrence avec d'autres formes d'occupation jugées plus directement utiles ou plus abordables.



La sécurité, une préoccupation déterminante



Au-delà du coût, la sécurité est devenue un critère central dans la décision des parents. Confier un enfant à une structure pendant

plusieurs jours suppose un niveau élevé de confiance. Les parents veulent connaître les organisateurs, les encadreurs, le lieu d'hébergement, les conditions de transport et les mesures prévues en cas d'urgence.

Les informations diffusées sur les réseaux sociaux ont renforcé cette vigilance. Les récits d'accidents, de disparitions, de violences ou de mauvais traitements concernant des mineurs circulent rapidement et suscitent parfois une peur généralisée, même lorsqu'ils ne sont pas liés aux colonies.

Des publications recommandent régulièrement aux parents de garder leurs enfants près d'eux pendant les vacances. Elles insistent sur les

risques liés aux déplacements, aux fréquentations ou à l'absence de surveillance. Dans ce climat, certaines familles préfèrent renoncer à une activité pourtant intéressante plutôt que d'exposer leur enfant à un danger, réel ou supposé.

Cette méfiance pose une obligation supplémentaire aux organisateurs. Il ne suffit plus de proposer un programme attrayant. Il faut aussi fournir des garanties claires : encadreurs qualifiés, fiches sanitaires, contacts permanents avec les parents, transport sécurisé, hébergement adapté, règles de protection des mineurs et procédures d'urgence. La confiance est devenue l'une des principales conditions de survie des colonies de vacances.

Apprendre autrement

Malgré ces réticences, les colonies conservent une forte valeur éducative. La vie en groupe apprend aux enfants à respecter des règles communes, partager les espaces, coopérer et prendre des responsabilités. L'éloignement temporaire du cadre familial les pousse également à accomplir certaines tâches sans l'aide immédiate des parents.

Les activités proposées peuvent favoriser leur développement physique, intellectuel et social. Jeux collectifs, visites touristiques, ateliers créatifs, découvertes culturelles, actions ci-

toyennes ou activités environnementales permettent d'apprendre autrement que dans une salle de classe.

Les colonies sont aussi des lieux de rencontre. Elles réunissent parfois des jeunes venus de différents quartiers, régions ou milieux sociaux. Cette diversité contribue à lutter contre les préjugés et à développer le vivre-ensemble.

À travers le programme « Vacances utiles et citoyennes », des élèves peuvent notamment participer à des activités organisées dans différentes

localités du pays. De telles initiatives donnent une dimension éducative et civique aux congés scolaires, tout en valorisant l'excellence et l'engagement des jeunes.

Pour les enfants qui n'ont jamais quitté leur ville ou leur préfecture, une colonie peut représenter une véritable ouverture sur le pays. Elle leur permet de découvrir des paysages, des modes de vie, des sites touristiques et des pratiques culturelles qu'ils ne connaissaient qu'à travers les livres ou les médias.



Repenser le modèle pour toucher davantage de familles

Si les colonies veulent séduire à nouveau un public plus large, elles devront mieux répondre aux attentes actuelles. La première priorité est l'accessibilité financière. Des partenariats avec les collectivités, les entreprises, les associations ou les organisations communautaires pourraient permettre de réduire les frais pour les ménages modestes. Des formules subventionnées ou des bourses offrirait également la possibilité à davantage d'enfants d'y participer.

Les organisateurs pourraient aussi proposer des séjours plus courts. Une colonie de deux ou trois jours, organisée à proximité du lieu de résidence, serait moins coûteuse et parfois plus rassurante pour les parents qu'un long déplacement.

La communication doit également être renforcée. Les familles ont besoin d'informations précises sur le programme, les encadreurs, les conditions d'hébergement, les repas, le transport et les mesures de sécurité. Une présentation trop vague

nourrit la méfiance.

Enfin, les activités doivent être adaptées aux aspirations des enfants et aux préoccupations des parents. Les colonies peuvent associer loisirs et apprentissages pratiques : initiation au numérique, protection de l'environnement, citoyenneté, premiers secours, lecture, leadership ou découverte des métiers. Il ne s'agit donc pas de reproduire systématiquement les anciens modèles, mais de concevoir des séjours en phase avec les réalités contemporaines.



Plusieurs manières de réussir ses vacances

Les colonies de vacances séduisent-elles encore les familles togolaises ? Oui, mais leur attractivité est désormais conditionnée par le coût, la sécurité et l'utilité perçue. Pour certaines familles, elles restent une expérience exceptionnelle. Pour d'autres, les vacances au village, l'apprentissage d'un métier, l'aide au commerce familial ou les cours de renforcement répondent mieux aux priorités du moment.

Il serait donc réducteur d'opposer les colonies aux autres formes d'occupation. Chacune peut contribuer au développement de l'enfant, à condition de respecter son âge, ses besoins et son droit au repos.

Les vacances ne doivent pas devenir une simple prolongation des contraintes scolaires ou économiques. Elles doivent aussi permettre aux enfants de jouer, de respirer, de découvrir et de se construire.

L'enjeu est moins de déterminer quel modèle est supérieur que de garantir à chaque jeune des vacances sûres, utiles et épanouissantes. Dans cette perspective, les colonies conservent toute leur pertinence. Mais pour retrouver une place centrale dans les choix des familles, elles devront désormais être plus accessibles, mieux encadrées et davantage ancrées dans les réalités togolaises.



NOS SERVICES

Contenus promotionnels
(Article, Publi-reportage,
Interview exclusive, etc.)

Couverture journalistique

Publication de communiqués
de presse

Article / lien sponsorisé

Insertion publicitaire

Newsletter (Pub Mail)

Flotte-pub WhatsApp

Packages Spéciaux



+228 70 5115 41



Lomegraph

SANTÉ

Pilule du lendemain : un recours d'urgence, pas une habitude à banaliser

Avoir un rapport sexuel consenti en comptant systématiquement sur la pilule du lendemain pour éviter une grossesse est une pratique à risque. Contrairement à certaines idées reçues, ce médicament n'est pas destiné à remplacer une méthode contraceptive régulière. Il s'agit d'une contraception d'urgence, conçue pour être utilisée uniquement dans des situations exceptionnelles, comme un rapport non protégé, un échec de contraception (préservatif déchiré, oubli de pilule) ou après une agression sexuelle.

La pilule du lendemain n'est ni un médicament anodin, ni un comprimé à prendre sans réflexion. Elle contient une forte dose d'hormones, adaptée à un usage ponctuel. En faire une solution habituelle pour éviter une grossesse expose l'organisme à des effets indésirables et ne constitue pas une stratégie efficace de contraception à long terme.



Préserver sa santé passe par une contraception adaptée

Comme tout médicament, la pilule du lendemain peut provoquer des effets secondaires. Certaines femmes peuvent ressentir des nausées, des maux de tête, de la fatigue ou des douleurs abdominales. Elle peut également perturber temporairement le cycle menstruel, avec des règles plus précoces ou plus tardives que prévu, des saignements inhabituels ou des menstruations plus abondantes.

Ces effets sont généralement passagers, mais ils rappellent que les médicaments ne doivent jamais être consommés à la légère. Aucun traitement, quel qu'il soit, ne doit être utilisé comme un simple réflexe

sans avis médical lorsque cela est nécessaire.

Pour les femmes qui souhaitent éviter une grossesse de manière efficace, la meilleure démarche reste de consulter un professionnel de santé. Après un examen et un échange sur les besoins de chaque patiente, celui-ci pourra recommander une méthode contraceptive adaptée à son âge, à son état de santé et à son mode de vie.



La pilule du lendemain n'est pas une méthode contraceptive régulière

La pilule du lendemain conserve toute son utilité lorsqu'elle est employée dans les circonstances pour lesquelles elle a été conçue : une situation d'urgence. En revanche, elle ne doit jamais devenir un substitut à une contraception régulière.

La pilule du lendemain est une solution de secours, et non une habitude. Mieux s'informer et consulter un professionnel de santé restent les meilleurs moyens de protéger sa santé reproductive tout en évitant les grossesses non désirées.

Dr Senam Amadoto ,
Chirurgien – Gynécologue



QUI SOMMES-NOUS ?

Data 7 est une agence spécialisée dans les domaines des données, du développement web et mobile, qui s'engage à accompagner ses clients dans leur transformation numérique. Nous offrons des solutions sur mesure et innovantes pour relever les défis du Big Data, de l'intelligence artificielle et du développement d'applications web et mobiles.

NOS SERVICES

Analyse et traitement de données :

Data 7 vous aide à exploiter tout le potentiel de vos données, en les transformant en informations précieuses pour la prise de décision stratégique.

Intelligence Artificielle (IA) et Machine learning :

Nos experts en IA et Machine learning conçoivent et déploient des modèles prédictifs pour optimiser vos processus métier, anticiper les tendances et améliorer l'expérience utilisateur.

Développement Web :

Nous créons des sites web modernes, fonctionnels et responsive qui s'adaptent à tous les types d'écrans, mettant en avant votre marque et valorisant vos services auprès de vos clients.

Maintenance et support technique :

Data 7 assure un support continu pour garantir la performance, la sécurité et l'évolutivité de vos solutions numériques, tout en restant à l'écoute de vos besoins et de vos évolutions.

Développement d'applications mobiles :

Data 7 conçoit et développe des applications mobiles innovantes et conviviales pour iOS et Android, vous permettant de toucher un public plus large et d'offrir une expérience utilisateur exceptionnelle.

Cloud computing et hébergement :

Nous proposons des solutions d'hébergement fiables, sécurisées et évolutives pour vos applications web et mobiles, ainsi que des services d'intégration et de gestion du cloud.

Conseil et stratégie numérique :

Nos consultants vous accompagnent dans l'élaboration de stratégies numériques adaptées à votre secteur et à vos objectifs, en identifiant les opportunités de croissance et en mettant en place des plans d'action efficaces.

contacts :

+228 92 15 24 39

data7afrique@gmail.com



SPORT MIXX Challenge U17 : là où naissent les futurs Éperviers

Bien chers lecteurs du magazine TOGO ÉMERGENT, pour ce mois, la rubrique sportive vous emmène là où les projecteurs n'éclairent pas encore les célébrités, mais où naissent les légendes. Notre destination s'appelle Kara, au nord du Togo, devenue le théâtre d'une aventure qui dépasse largement le simple cadre d'une compétition de football. Ici prend vie le MIXX Challenge U17, un championnat national pensé pour révéler les talents de moins de 17 ans, les détecter, les former et préparer la relève des Éperviers.

Né de la volonté de la Fédération Togolaise de Football de restructurer durablement le football de base, ce projet a pris une nouvelle dimension grâce au partenariat stratégique conclu avec Mixx by Yas. Plus qu'un tournoi, le MIXX Challenge U17 est une fabrique d'espérance où chaque passe esquisse un avenir, où chaque dribble raconte une ambition et où chaque jeune joueur ose croire que son rêve mérite enfin un terrain à sa mesure. Embarquez avec nous pour découvrir ce laboratoire du football togolais, là où l'avenir chausse ses premiers crampons.



Une idée née d'une ambition

Pendant longtemps, le football togolais a vécu au rythme des performances de ses sélections nationales et de l'éclosion de quelques individualités devenues des références sur la scène continentale et internationale. Pourtant, derrière chaque grand joueur se cache toujours une histoire silencieuse. Celle d'un enfant qui, un jour, a simplement eu la chance de participer à une compétition capable de révéler son potentiel.

C'est précisément cette histoire que la Fédération Togolaise de Football (FTF) entend désormais écrire de manière méthodique.

Tout commence donc officiellement le 26 mai 2026. Réunis au siège de la Fé-

dération Togolaise de Football à Lomé, journalistes, responsables techniques et acteurs du football découvrent les contours d'une nouvelle compétition nationale destinée exclusivement aux joueurs de moins de dix-sept ans.

À cette occasion, le Directeur Technique National, Dodzi Eklou-Siabé, accompagné de Mamah Issifou, vice-président de la Commission du Football des Jeunes, dévoile une vision ambitieuse. Il s'agit pour eux d'offrir enfin aux jeunes footballeurs togolais un championnat capable de leur permettre de progresser dans un environnement compétitif adapté à leur âge.

Le constat est partagé depuis plu-

sieurs années. Les académies travaillent. Les centres de formation se multiplient. Les éducateurs forment. Mais les compétitions nationales structurées restent encore insuffisantes pour permettre une véritable évaluation des jeunes talents. Le Challenge U17 est donc imaginé comme le chaînon manquant entre la formation et le haut niveau.

Douze équipes représentant les différentes zones du pays doivent s'affronter durant plusieurs semaines afin d'offrir aux recruteurs, aux techniciens et aux sélectionneurs un vaste terrain d'observation. L'objectif est de détecter les meilleurs profils capables d'intégrer, demain, les différentes sélections nationales.

Quand le rêve rencontre un partenaire

Les grandes idées ont souvent besoin d'alliés solides. Le Challenge U17 allait rapidement trouver le sien. Le 29 juin 2026, un nouveau chapitre s'ouvre lorsque la Fédération Togolaise de Football signe un accord de partenariat avec Mixx by Yas, la solution de paiement numérique du Groupe Y.

À partir de cet instant, la compétition change de dimension. Elle devient officiellement le MIXX Challenge U17. Ce changement d'appellation n'est pas un simple exercice de communication. Il traduit une philosophie. D'un côté, une fédération qui souhaite construire durablement son football.

De l'autre, une entreprise convaincue que soutenir la jeunesse revient à investir dans l'avenir économique et social du pays.

Rarement un partenariat aura porté une telle charge symbolique. Les deux institutions parlent finalement le même langage : celui de l'investissement dans le potentiel humain. Lors de la cérémonie officielle, la Directrice Générale de Mixx Togo, Cathérine Savery, résume parfaitement cette conviction.

Selon elle, tous les grands joueurs sont d'abord passés par cette étape

essentielle de leur jeunesse. Soutenir cette génération, c'est offrir aux futurs champions les conditions nécessaires à leur épanouissement et faciliter leur détection grâce à une compétition nationale structurée. Son message dépasse d'ailleurs le seul cadre sportif.

À travers sa présence sur les sites de compétition, Mixx by Yas entend également rapprocher les jeunes des solutions numériques modernes en facilitant les paiements lors des rencontres. Le football devient ainsi un vecteur d'innovation.

Kara, capitale du football de demain

Initialement annoncé pour le mois de juin, le tournoi sera finalement lancé le 11 juillet 2026 à Kara. Le choix de cette ville est loin d'être anodin. Depuis plusieurs années, Kara s'impose progressivement comme l'un des pôles majeurs du développement sportif au Togo.

En accueillant le lancement de cette première édition, la ville devient le cœur battant du football des jeunes. Il faut noter que le tournoi se déroulera sur toute l'étendue du territoire national. Pendant plusieurs semaines, les terrains du Togo vibreront au rythme des accélérations, des frappes, des arrêts décisifs et des émotions propres au football de formation.

Car chez les moins de dix-sept ans, rien n'est encore totalement écrit. Chaque match peut bouleverser un destin. Chaque performance peut ouvrir la porte d'une carrière. Chaque regard posé par un recruteur peut transformer une vie. Le MIXX Challenge U17 offre précisément cette possibilité.

L'un des aspects les plus innovants de cette compétition réside dans son approche technique. Pour le Directeur Technique National Dodzi Eklou-Siabi, le tournoi n'a jamais été pensé comme une simple succession de matchs. Il constitue avant tout un immense laboratoire d'observation.

Durant toute la compétition, les jeunes seront suivis, évalués et observés selon différents critères techniques, tactiques, physiques mais également comportementaux. À l'issue du championnat, une sélection nationale U17 pourra être constituée sur la base de ces observations.

Cette méthode rompt avec certaines habitudes. Au lieu de rechercher ponctuellement quelques joueurs prometteurs, la Fédération construit désormais un véritable pipeline de talents. Les futurs Éperviers seront détectés plus tôt. Ils évolueront dans un cadre cohérent. Ils bénéficieront d'un suivi technique plus rigoureux. Cette vision correspond aux standards internationaux adoptés aujourd'hui par les grandes fédérations africaines.

Si le MIXX Challenge U17 constitue une excellente nouvelle pour les jeunes joueurs, il représente également une reconnaissance du travail accompli depuis plusieurs années par les académies, les centres de formation et les clubs. Souvent éloignés des projecteurs, ces éducateurs consacrent pourtant leur quotidien à façonner les futurs footballeurs du pays.

Le vice-président de la Commission du Football des Jeunes, Mamah Issifou, n'a d'ailleurs pas manqué de saluer leur implication. Sans eux, aucune politique de développement durable ne pourrait réellement fonctionner. Le championnat devient ainsi une immense vitrine. Les académies auront enfin l'occasion de mesurer la qualité de leur travail face aux meilleures structures nationales. Cette confrontation favorisera naturellement une élévation générale du niveau. Lorsque la concurrence devient saine, la progression devient collective. Et c'est tout le football togolais qui en bénéficie.

Un modèle qui peut inspirer toute l'Afrique

L'implication de Mixx by Yas constitue également un signal envoyé au secteur privé. Pendant longtemps, les investissements sportifs se concentraient principalement sur les équipes professionnelles. Le football de formation demeurerait relativement peu attractif.

Ce partenariat démontre au contraire que soutenir les jeunes représente un investissement stratégique. Les bénéfices dépassent largement la visibilité commerciale. Ils concernent également la responsabilité sociétale des entreprises.

En associant son image au football

des jeunes, Mixx by Yas participe à la construction d'un projet national. Il n'est d'ailleurs pas impossible que cette initiative inspire demain d'autres entreprises togolaises. Plus les partenaires seront nombreux, plus les jeunes disposeront d'opportunités. Et plus le football togolais gagnera en compétitivité.

Le premier pas d'une longue marche

Aucun grand arbre ne pousse en une seule saison. Le MIXX Challenge U17 ne transformera pas instantanément le football togolais. Mais toutes les grandes réussites commencent toujours par une première pierre. Cette première édition représente justement cette fondation. Elle permettra d'identifier les points forts, de corriger les insuffisances et d'améliorer progressivement le format.

Au fil des années, cette compétition pourrait devenir un rendez-vous incontournable du calendrier sportif national, voire une référence sous-

régionale en matière de détection des jeunes talents. Les grandes nations du football ont toutes commencé par structurer leur base. Le Togo semble aujourd'hui emprunter cette même trajectoire.

Notre voyage touche doucement à son terme. Nous repartons avec une certitude : le MIXX Challenge U17 n'est pas seulement un championnat. C'est une semence plantée dans la terre fertile de l'espérance, un pari sur la jeunesse, une déclaration de confiance envers une génération qui rêve déjà de porter un jour le maillot des Éperviers. Les gradins

peuvent se vider, les filets cesser de trembler et les projecteurs s'éteindre ; l'essentiel, lui, continuera de grandir dans le cœur de ces adolescents qui ont découvert qu'un rêve devient plus réel lorsqu'une nation décide de l'accompagner.

Bien chers lecteurs de TOGO ÉMERGENT, notre escale sportive s'achève ici. Mais quelque part, sur une pelouse de Kara ou d'une autre ville du pays, un enfant vient peut-être de toucher son premier ballon... et, sans le savoir encore, d'écrire la première ligne de la prochaine grande histoire du football togolais.

TOGO
emergent

**FAITES VOS
ANNONCES
PUBLICITAIRES
ICI**



BON À SAVOIR

Du nord au sud, quelles sont ces fêtes qui font battre le cœur du Togo ?



Quand on parle des fêtes traditionnelles au Togo, beaucoup pensent immédiatement aux Ewé. Pourtant, le pays regorge d'une multitude de célébrations qui rythment la vie des communautés du nord au sud. Bien plus que de simples rendez-vous festifs, ces événements racontent l'histoire des peuples, transmettent des savoirs ancestraux et participent activement au développement économique, social et touristique du pays.

En effet, chaque région possède ses propres traditions, héritées de plusieurs générations. Elles mettent en valeur les cultures locales, renforcent les liens entre les communautés et attirent chaque année des milliers de visiteurs. À travers les danses, les chants, les rites, les cérémonies ou encore les repas traditionnels, ces fêtes rappellent que le patrimoine culturel togolais est l'une des plus grandes richesses du pays.

La région Maritime, entre mémoire et célébration des récoltes

Au sud du pays, la région Maritime se distingue par des célébrations profondément ancrées dans l'histoire et les traditions des peuples côtiers. À Glidji, l'Epe-Ekpe, également appelée Kpesosso, est célébrée par le peuple Guin.

Cette fête est surtout connue pour la prise de la pierre sacrée, un rituel qui symbolise les prédictions pour l'année à venir.

À Tsévié, les populations du Zio célèbrent Ayizan, une fête des moissons qui marque la fin des récoltes et rend hommage au travail de la terre. Plus à l'est, à Vogan, les Ewé de Vo célèbrent Adzinoukuzan, tandis que les Ewé de Yoto perpétuent Hogbezan, une fête qui rappelle leur histoire et leur identité.

Les Plateaux, un territoire où les traditions restent vivantes

En remontant vers la région des Plateaux, les traditions continuent de rythmer la vie des communautés. Ici, les fêtes sont étroitement liées à la terre, aux récoltes et à la mémoire des ancêtres. Les Ewé célèbrent Dzawouzan, une fête des moissons, ainsi qu'Agbogbozan, organisée notamment à Notsé pour rappeler l'histoire du peuple ewé et renforcer l'unité de la communauté.

Chez les Akposso et les Akébou, Ova-zu est également une grande fête des moissons. Elle constitue un moment de partage, de reconnaissance et de

transmission des coutumes aux jeunes générations.



La région Centrale célèbre le travail et le courage

Au cœur du Togo, la région Centrale met à l'honneur le travail de la terre, le courage et la solidarité à travers plusieurs célébrations emblématiques. À Tchaoudjo, Gadao célèbre les moissons, tandis qu'à Tchamba, Kilikpo met en valeur le travail agricole et la solidarité communautaire.

Parmi les célébrations les plus connues figure Adossa-Gadao, organisée par le peuple Tem, aussi appelé Kotokoli, à Sokodé. Surnommée la fête des couteaux, elle est célèbre pour ses démonstrations spectaculaires qui attirent chaque année de nombreux curieux venus découvrir ce patrimoine culturel unique.

La Kara, terre des initiations



Plus au nord, la région de la Kara est mondialement connue pour ses rites initiatiques, qui constituent l'un des patrimoines culturels les plus emblématiques du Togo. Les Evala, organisées chez les Kabyè, sont sans doute les fêtes traditionnelles les plus médiatisées du pays. Elles marquent le passage des jeunes garçons à l'âge adulte à travers des luttes traditionnelles et des rites initiatiques.

Les jeunes filles kabyè vivent également leur initiation avec Akpéma, une cérémonie qui valorise les responsabilités, les valeurs familiales et l'inté-

gration dans la vie communautaire.

À Bassar, D'Pontr célèbre les récoltes et remercie les ancêtres pour les bienfaits de la saison agricole. Dans la préfecture de la Binah, Sinkaring constitue une autre étape importante de l'initiation des jeunes Kabyè. Enfin, à Niamtougou, Sintou Djandjagou rassemble notamment les communautés Lamba et Losso autour de leurs traditions.



Les Savanes, entre spiritualité et gratitude

À l'extrême nord du pays, la région des Savanes perpétue des traditions où se mêlent spiritualité, reconnaissance et attachement aux valeurs ancestrales. Kurubi, célébrée dans l'Oti, est une fête religieuse qui met particulièrement les jeunes filles à l'honneur.

Dans la préfecture de Tône, Tingban Pab, célébrée par le peuple Moba, marque la fin des récoltes. Elle est l'occasion de remercier les ancêtres pour les récoltes obtenues et de solliciter leur protection pour les saisons futures.



Un patrimoine qui contribue au développement du Togo

Aujourd'hui, les fêtes traditionnelles représentent bien plus qu'un héritage culturel. Elles participent activement au développement du Togo. Chaque célébration stimule l'économie locale grâce aux activités des artisans, des couturiers, des restaurateurs, des transporteurs, des guides touristiques ou encore des hôteliers.

Elles favorisent également le tourisme culturel en attirant des visiteurs venus découvrir l'authenticité des traditions togolaises. Elles permettent aussi de préserver les langues, les danses, les musiques, les savoir-faire et les coutumes qui constituent le patrimoine immatériel du pays.

Retenons que les fêtes traditionnelles sont de véritables passerelles entre le passé, le présent et l'avenir. Elles rappellent que la culture n'est pas seulement une mémoire à préserver, mais aussi une richesse capable de créer des emplois, de renforcer la cohésion sociale et de faire rayonner le Togo bien au-delà de ses frontières.

PORTRAIT

Aymane Gbadamassi, le rêveur qui fait parler le plastique

À Lomé, on le surnomme « le ramasseur de plastique ». Derrière cette appellation familière se cache pourtant l'un des parcours les plus singuliers de l'entrepreneuriat vert togolais. Aymane Gbadamassi a fait d'un déchet abandonné une matière économique, d'une intuition d'enfance une entreprise sociale et d'un combat environnemental une vision pour toute l'Afrique.

Il suffit parfois d'une scène ordinaire pour déclencher une vocation. Une cour d'école, un tas de déchets, quelques flammes et une fumée épaisse suffisent à changer le regard d'un enfant sur le monde qui l'entoure.

Enfant, Aymane Gbadamassi habitait à proximité d'un établissement scolaire. Chaque vendredi, les élèves brûlent les ordures accumulées pendant la semaine. Le même rituel se répète : les déchets sont rassemblés, le feu est allumé, puis une fumée noire se répand dans le quartier. Un jour, le jeune garçon interroge sa mère. Pourquoi brûle-t-on ainsi ces déchets ? La réponse tombe, simple, presque résignée : « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien en faire ? » Cette phrase ne le quittera plus.

Des années plus tard, elle deviendra le point de départ d'un projet entrepreneurial, éducatif et environnemental qui ambitionne de transformer la manière dont les sociétés africaines considèrent leurs déchets. Car là où beaucoup ne voient qu'un sachet usagé, Aymane Gbadamassi voit une donnée, une matière première, une source de revenus et parfois même une solution d'accès à l'énergie.

À Lomé, certains le présentent affectueusement comme « le ramasseur de plastique ». Le surnom pourrait paraître réducteur. Il dit pourtant beaucoup de son parcours : celui d'un homme qui a choisi de se pencher sur ce que tout le monde aban-



donne pour lui redonner une valeur.

Une enfance à l'école de la tolérance

L'histoire d'Aymane commence au sein d'une famille togolaise où deux univers religieux cohabitent. Sa mère est chrétienne, son père musulman. Loin de constituer une source de division, cette différence devient pour lui une première école de l'ouverture. « J'ai appris très tôt à accepter l'autre, quelles que soient ses convictions religieuses ou politiques », explique-t-il.

Cette capacité à faire dialoguer des mondes différents marquera plus tard sa manière d'entreprendre. Son projet réunira des élèves, des collectivités, des entreprises, des recycleurs, des développeurs, des associations et des institutions publiques autour d'un même objectif.

Lorsqu'il évoque les figures qui l'ont inspiré, Aymane ne commence pas par citer un entrepreneur de la Silicon Valley, un industriel africain ou une personnalité internationale. Son premier modèle est l'un de ses grands frères, Jacques. Avec le temps, il reconnaît toutefois que ses véritables héros restent ses parents. « Quand je regarde tout ce qu'ils ont réussi à accomplir, je me demande encore comment ils ont fait. Ils ont fait de la magie ! »

Dans cette famille, l'éducation et la stabilité professionnelle occupent une place importante. Le jeune homme s'oriente donc vers des études de comptabilité. Il obtient une licence, répondant ainsi aux attentes de ses proches. Mais ce parcours ne correspond pas totalement à ce qui l'anime. Sa véritable passion se trouve ailleurs : dans l'image, la création et le cinéma.

Une fois son diplôme en poche, il décide de donner une chance à cette vocation. Le choix peut sembler risqué, mais il se révélera déterminant. Le cinéma ne deviendra pas seulement une activité artistique. Il sera son premier outil pour interroger la société, raconter les problèmes environnementaux et sensibiliser les citoyens.

Avant l'entreprise, les images

Avant de créer Robaloto, Aymane Gbadamassi raconte des histoires. Il réalise des documentaires sur l'environnement, la citoyenneté et les comportements face aux déchets. La caméra lui permet d'observer, de questionner et de comprendre ce que les opérations ponctuelles de salubrité ne parviennent pas à résoudre.

À partir de 2012, il multiplie les initiatives associatives. Avec d'autres bénévoles, il organise des nettoyages dans les quartiers, distribue des poubelles et mène des actions de sensibilisation dans les écoles et sur les marchés. Mais l'enthousiasme des premières opérations laisse rapidement place à un constat frustrant. « On nettoyait aujourd'hui... demain, tout était à refaire. »

Le problème ne réside donc pas uniquement dans la présence des déchets. Il tient aussi aux habitudes, au manque d'infrastructures, à l'absence d'incitations économiques et à une perception profondément ancrée : ce qui est jeté ne vaut plus rien.

Aymane comprend alors que ramasser ne suffit pas. Il faut changer le système. Au fil de ses enquêtes, il découvre un paradoxe. Les déchets plastiques brûlés dans les quartiers, abandonnés dans les caniveaux ou entassés près des marchés sont recherchés par des entreprises de recyclage. Ce que les populations considèrent comme inutile possède en réalité une valeur économique.

Le plastique n'est donc pas totalement dépourvu d'utilité. Sa valeur est simplement mal connue, mal organisée et insuffisamment exploitée. Cette découverte devient le socle d'une ambition nouvelle : construire un dispositif capable d'éduquer, de collecter, de mesurer, de connecter et de transformer.

Robaloto, un nom devenu une mission

En 2016, Aymane fonde Robaloto, un nom qui signifie « le ramasseur de plastique » en langue locale. L'expression, longtemps associée à une activité peu valorisée, devient sous son impulsion une identité entrepreneuriale. Elle affirme une conviction : il n'existe pas de petit métier lorsqu'une action répond à un besoin collectif.

Le démarrage n'est toutefois pas immédiat. L'entreprise souhaite intervenir dans les écoles publiques afin d'y développer l'éducation environnementale, mais l'autorisation officielle n'arrive qu'en 2018, après près de trois

années d'attente administrative.

Pour beaucoup de jeunes porteurs de projet, un tel délai aurait pu provoquer le découragement. Aymane choisit au contraire de poursuivre son travail. Son équipe intervient dans des établissements privés, teste ses outils et améliore progressivement son modèle.

L'objectif de Robaloto dépasse la simple collecte. L'entreprise veut rendre le plastique visible, y compris sur le plan numérique. « Aujourd'hui, le plastique togolais est invisible numériquement. Nous ne savons pas quelle quantité est produite, quel type de déchets domine ou encore à quelle vitesse les poubelles se remplissent », explique-t-il.

Cette absence de données limite la planification. Comment organiser efficacement les circuits de collecte sans savoir où les déchets sont produits ? Comment intéresser les entreprises de recyclage sans connaître les volumes disponibles ? Comment adapter les politiques publiques sans disposer d'informations fiables ?

Pour répondre à ces questions, Robaloto développe des poubelles intelligentes capables de transmettre des données, une plateforme reliant les producteurs de déchets aux acteurs du recyclage ainsi qu'une application destinée à analyser les comportements et les flux. Le déchet devient ainsi une information exploitable.



Quatre piliers pour une même vision



Limiter Robaloto à une entreprise de recyclage serait passer à côté de son originalité. Le projet repose sur quatre piliers complémentaires qui donnent à l'initiative sa dimension sociale, technologique et éducative. Le premier est l'éducation environnementale.

Dans les établissements scolaires, des clubs verts initient les élèves aux gestes responsables. Les enfants apprennent à trier, à comprendre les conséquences de la pollution et à considérer les déchets comme des ressources potentielles.

Pour Aymane, l'école est un terrain stratégique. Un adulte peut résister au changement. Un enfant sensibilisé tôt peut, lui, influencer durablement sa famille et son entourage.

Le deuxième pilier repose sur le numérique. Grâce aux données collectées, l'équipe cherche à améliorer le suivi des poubelles, optimiser les déplacements et faciliter la prise de décision.

Le troisième concerne la mise en relation. Robaloto se présente comme

une place de marché où vendeurs de déchets, collecteurs et industriels

peuvent se rencontrer. Le plastique cesse alors d'être un rebut sans propriétaire pour devenir une matière qui circule dans une chaîne de valeur.

Le quatrième pilier est sans doute le plus emblématique. Les déchets collectés servent à fabriquer des sacs scolaires équipés de films photovoltaïques. Ces sacs peuvent permettre à des enfants vivant dans des zones dépourvues d'électricité de recharger une lampe et de continuer à étudier le soir. Le symbole est puissant : un déchet jeté dans la rue devient un objet qui éclaire un cahier.

En transformant le plastique en lumière, Robaloto résume toute la promesse de l'économie circulaire : prolonger la vie de la matière, réduire la pollution et créer simultanément une utilité sociale.

Les trophées ne suffisent pas

Au fil des années, les récompenses s'accumulent. Prix panafricain de TotalEnergies, Africa Climate Innovation Challenge, concours GIZ Startup, Togo Digital Awards, Forum de l'éco-

nomie sociale et solidaire, top 3 du Challenge App Africa de France 24 : douze distinctions, selon l'entrepreneur. Ces prix apportent de la visibilité, renforcent la crédibilité du projet et ouvrent parfois l'accès à de nouveaux réseaux. Mais Aymane se garde d'en faire la finalité de son parcours.

Lorsqu'on l'interroge sur sa plus grande fierté, il ne cite ni une cérémonie ni un trophée. Il évoque plutôt sa contribution à un nouveau manuel de citoyenneté conçu avec la Direction nationale de la formation civique.

Le document, destiné aux écoles togolaises, intègre des notions de citoyenneté et d'environnement. Pour lui, cette avancée dépasse la portée d'une récompense individuelle. Elle inscrit l'écocitoyenneté dans un outil appelé à toucher durablement les élèves. « Si l'on veut changer les mentalités, il faut commencer par les enfants », répète-t-il.

Cette conviction donne une cohérence particulière à son parcours. Le réalisateur, l'entrepreneur et l'activiste poursuivent finalement la même mission : influencer les comportements avant que les mauvaises habitudes ne deviennent irréversibles.

Des chiffres, mais surtout une empreinte

Aujourd'hui, Robaloto est présent au Togo et au Bénin. L'entreprise revendique près de 500 tonnes de déchets plastiques collectés, un taux de recyclage supérieur à 60 %, plus de 100 000 élèves sensibilisés directement et plus d'un million de personnes touchées indirectement.

Ces données permettent de mesurer une partie du chemin parcouru. Elles racontent toutefois moins bien les changements invisibles : un enfant qui refuse désormais de jeter un sachet au sol, une école qui crée un club vert, une famille qui découvre la valeur du tri ou un jeune qui comprend qu'un problème environnemental peut devenir une opportunité entrepreneuriale. Aymane ne rêve d'ailleurs pas d'un empire entièrement contrôlé depuis Lomé.

Les programmes internationaux auxquels il participe, notamment YALI Dakar et Ashoka, l'amènent à penser son impact autrement. Son ambition n'est pas nécessairement d'ouvrir lui-même des bureaux partout sur le continent. Il souhaite que le modèle soit repris, adapté et multiplié. « Beaucoup me demandent si je n'ai pas peur que l'on copie mon idée. Au contraire, c'est exactement ce que je souhaite. Si demain il existe un Robaloto au Sénégal, en Gambie ou en Afrique du Sud, cela vaudra dire que nous avons réussi. »

Cette philosophie tranche avec la logique habituelle de protection jalouse des concepts. Pour lui, une bonne idée environnementale ne prend tout son sens que lorsqu'elle dépasse son fondateur.

Choisir la mission plutôt que la dispersion

Ayman Gbadamassi mène également d'autres projets, notamment dans la FoodTech. Pourtant, il communique peu à leur sujet. Il préfère que son nom reste associé à Robaloto et à la lutte contre la pollution plastique.

Pour expliquer cette stratégie, il utilise une comparaison inattendue. « Jésus était menuisier, pourtant personne

ne parle de ses meubles. » La formule amuse, mais elle révèle une manière de voir le travail et la postérité. Il vaut mieux être reconnu pour une mission forte que devenir illisible à force de se disperser.

Autour de lui, une équipe permanente d'environ sept personnes porte le projet au quotidien. Elle est soutenue par un réseau de bénévoles, de stagiaires et de partenaires. Cette organisation encore modeste témoigne aussi des contraintes auxquelles sont confrontées les entreprises sociales africaines : ressources limitées, financement irrégulier, lenteurs institutionnelles et nécessité constante de prouver leur impact. Mais Aymane ne semble pas vouloir transformer ces difficultés en excuses. Elles deviennent plutôt des paramètres à intégrer dans la construction du projet.

À la jeunesse togolaise tentée par l'entrepreneuriat, il adresse un conseil en trois mots : « Oser rêver grand. » Chez lui, le rêve n'est pourtant pas une abstraction. Il s'accompagne de patience, de persévérance et d'une capacité à recommencer après les échecs.

Rêver grand, c'est attendre plusieurs années une autorisation sans abandonner. C'est nettoyer des quartiers

tout en reconnaissant que le nettoyage seul ne suffit pas. C'est passer du documentaire à la technologie, de la sensibilisation à la collecte, puis de la collecte à la transformation. C'est aussi accepter qu'une idée puisse être copiée lorsqu'elle contribue à résoudre un problème plus vaste que son inventeur.

Le parcours d'Ayman Gbadamassi raconte ainsi bien davantage qu'une réussite entrepreneuriale. Il montre ce qui devient possible lorsqu'un jeune décide de regarder autrement un problème banal.

À Lomé, le plastique continue de s'accumuler dans les rues, les caniveaux et les dépotoirs. Mais depuis quelques années, il ne reste plus totalement silencieux. Grâce à Robaloto, il produit des données, crée des emplois, entre dans les salles de classe et se transforme parfois en lumière.

Ayman Gbadamassi a choisi de faire parler ce que la société avait condamné au rebut. Et dans cette conversation entre innovation, écologie et citoyenneté, il porte une idée simple : les déchets ne sont peut-être pas la fin d'une histoire. Ils peuvent aussi en être le commencement.



TECH

Magnifica Humanitas : ce que l'Afrique doit retenir quand le Pape parle d'IA



En consacrant sa première encyclique à l'intelligence artificielle, le pape Léon XIV alerte contre les risques néocoloniaux du numérique et appelle à une gouvernance inclusive. À l'approche du Dialogue mondial sur l'IA à Genève, l'Afrique doit transformer ces avertissements en stratégie pour protéger ses données, ses langues et ses valeurs.

La publication, le 25 mai 2026, de Magnifica Humanitas marque une étape inédite : l'IA n'est plus seulement une question technique, elle est désormais un enjeu moral global. Le pape rappelle que les modèles d'IA « reflètent les paramètres culturels de ceux qui les ont conçus », et invite à interroger non seulement l'usage de la technologie, mais la conception même de la personne et de la société inscrite dans les données et algorithmes.

Le risque néocolonial mis en lumière

L'encyclique dénonce sans détours l'extraction massive de données venues du Sud global (données sanitaires, génétiques ou démographiques) considérées comme les nouvelles « terres rares » du pouvoir. Elle souligne aussi l'exploitation d'un travail invisible (modération, étiquetage) souvent payé une misère. Pour l'Afrique, ce diagnostic confirme que la simple participation technique ne suffira pas : il faut des règles de solidarité et de redistribution effectives.

Léon XIV refuse qu'une « poignée de personnes » impose une morale universelle. Il plaide pour une IA comme bien commun, accessible et gouvernée par des communautés participantes. Cette posture rejoint les préoccupations africaines : protéger bases de données communautaires, financer modèles en langues autochtones et construire des écosystèmes locaux d'IA, comme le recom-

mande la Déclaration d'Addis Abeba et la stratégie de l'Union africaine.

De la parole aux mécanismes

L'enjeu concret pour les délégations africaines à Genève (6-7 juillet 2026) est d'obtenir des garanties au-delà des déclarations éthiques. Il faut des mécanismes effectifs (droits de regard, co conception des normes, financement durable) qui empêchent l'imposition d'hypothèses culturelles étrangères dans les réponses des modèles.

Magnifica Humanitas offre à l'Afrique une boussole politique et éthique : défendre la pluralité des visions du monde, protéger les ressources informationnelles et exiger une gouvernance réellement partagée. À Genève, il faudra transformer ces principes en dispositifs contraignants pour que l'IA serve une renaissance culturelle et non une nouvelle forme de dépendance.



NOTRE MISSION

Nous nous engageons à offrir à nos clients des solutions sur mesure, gage d'efficacité et rentabilité.

Grâce à notre flexibilité, nous les positionnons de manière optimale sur leur marché. En outre, notre vocation est de cultiver un leadership performant et innovant, insufflant ainsi une dynamique positive au sein de leur organisation.

NOS SERVICES



Gestion de Projets



**Sondages &
Etudes de marchés**



Trade Marketing



Diagnostic Organisationnel



Developpement d'Affaires



www.mandisafrica.pro
contact@mandisafrica.pro
+228 70775555



IMMERSION

Aux origines des Evala : découverte d'un patrimoine vivant du peuple kabyè



Chaque année, au mois de juillet, la région de la Kara devient le théâtre de l'un des plus grands rendez-vous culturels du Togo. Pendant une semaine, les arènes vibrent au rythme des luttes Evala, ce rite initiatique qui marque le passage des jeunes hommes à l'âge adulte. Mais les Evala ne se résument pas aux empoignades. Derrière chaque combat se cachent plusieurs siècles d'histoire, des traditions solidement ancrées, des danses emblématiques, des lieux chargés de spiritualité et une dynamique économique qui transforme toute une région.

Pour comprendre ce qui fait la richesse de cette célébration, il faut remonter le temps, bien avant les premiers combats. Cette immersion vous invite à découvrir les multiples facettes d'un patrimoine vivant, transmis de génération en génération au sein du peuple kabyè.

Aux origines d'un rite multiséculaire

Avant de devenir le grand rendez-vous populaire que l'on connaît aujourd'hui, les Evala étaient avant tout un rite initiatique profondément enraciné dans la culture kabyè. Les premières traces de ces luttes traditionnelles remonteraient au XVIII^e siècle, autour de 1785. La tradition orale évoque un affrontement resté célèbre entre deux lutteurs que tout opposait par leur stature : Tchablimé, originaire du village de Kpédaw, et Fawokézié, venu de Kolidè. Ce duel est considéré comme un moment fondateur, marquant le passage d'une pratique essentiellement communautaire à un véritable symbole identitaire.

Pendant longtemps, les combats se déroulent uniquement entre les habitants d'un même village. Ils servent autant à mesurer la bravoure des jeunes hommes qu'à régler certains différends locaux. Ce n'est qu'à partir des années 1940 que les affrontements commencent à être organisés entre les villages d'un même canton, avec des règles communes et des arènes mieux structurées.

Une nouvelle étape est franchie en 1967, sous l'impulsion du président Gnassingbé Eyadéma, lui-même ori-

ginaire de la région des kabyè. Les Evala prennent alors une dimension nationale, s'organisent sur plusieurs jours et deviennent progressivement l'un des événements culturels les plus emblématiques du Togo.

Malgré cette évolution, leur vocation reste inchangée. Les Evala n'ont jamais été pensés comme un simple spectacle. Ils constituent avant tout un processus d'éducation et de formation destiné à préparer les jeunes hommes aux responsabilités de la vie adulte. Cette dimension initiatique demeure encore aujourd'hui le véritable cœur de la tradition.



Evalou : bien plus qu'un lutteur

Le terme « Evalou » désigne un jeune homme, généralement âgé de 18 à 21 ans, qui participe au rituel. Son pluriel, « Evala », désigne à la fois l'ensemble des lutteurs engagés dans cette initiation et le rite traditionnel lui-même.

L'Evalou entame sa préparation plusieurs semaines avant les combats. Dès le mois de mai, les entraînements physiques s'intensifient. À cette préparation sportive s'ajoutent des enseignements transmis par les aînés, une discipline rigoureuse et plusieurs rites traditionnels qui accompagnent pro-

gressivement le futur initié vers son nouveau statut.

Dans l'arène, le combat ne représente finalement que la partie visible de ce long parcours. Ce que le rite cherche véritablement à consacrer, c'est une transformation intérieure : le passage de l'adolescence à l'âge adulte, avec les droits, les devoirs et les responsabilités que cela implique désormais au sein de la communauté.

Comme le rappellent souvent les gardiens de la tradition, la valeur d'un homme ne se mesure pas uniquement à sa force physique. Elle se reconnaît

aussi à sa capacité à protéger sa famille, à servir son village et à assumer pleinement son rôle dans la société.

Une fois cette étape franchie, le jeune Evalou poursuivra son parcours au sein de sa classe d'âge, à travers d'autres rites qui jalonnent son accomplissement dans la vie communautaire.

Mais cette transformation ne s'exprime pas uniquement dans l'arène. Elle se manifeste également à travers une autre forme d'expression profondément ancrée dans la culture kabyè : la danse.



À Tcharè, la danse comme démonstration de force

Si les combats constituent le moment le plus attendu des Evala, ils ne sont pourtant qu'une partie de la célébration. Dans chaque canton du pays kabyè, la danse occupe une place essentielle et possède ses propres codes. À Tcharè, elle est bien plus qu'un spectacle : elle est une démonstration de force, de courage et d'appartenance à la communauté.

Evala, cadets et aînés exécutent des chorégraphies parfois pendant plusieurs heures. Torse nu, le corps recouvert de poudre, ils frappent le sol des deux pieds tout en faisant vibrer l'ensemble du corps au rythme des castagnettes, des flûtes, des harmonicas et des cors traditionnels.

Chaque mouvement a une signification.

Il traduit la détermination du danseur, sa confiance en lui et sa préparation à relever les défis qui l'attendent. La danse devient ainsi un langage à part entière, une manière d'exprimer sa force, son endurance et son engagement envers sa communauté.

Lorsque le rythme commence à ralentir, un simple son de cor suffit à relancer l'énergie du groupe. Les danseurs retrouvent aussitôt leur intensité, comme portés par un nouvel élan. Cette communion entre la musique, le corps et la tradition fait de la danse de Tcharè l'une des plus marquantes des festivités.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette danse ne disparaît pas une fois les Evala terminés. Elle accompagne de nombreuses célébrations tout au long de l'année, notamment les mariages, les cérémonies familiales

ou encore les grandes fêtes du canton. Elle reste ainsi un symbole vivant de l'identité culturelle de Tcharè.

Mais les Evala ne racontent pas uniquement la force et la bravoure. Ils invitent aussi à découvrir un autre visage du pays kabyè, plus paisible et tourné vers le recueillement.



Le Mont Tabor



À quelques kilomètres des arènes se dresse le Mont Tabor à Soumdina-Haut. Ici, le silence remplace les chants, et les paysages prennent le relais des clameurs.

Créé en 1988 par la Société des Missions d'Afrique, le centre est né de la volonté d'offrir un espace de retraite, de prière et de méditation accessible à tous, sans distinction de religion.

Construit avec des matériaux locaux afin de préserver son authenticité, le site abrite une chapelle entièrement réalisée en pierre. Celle-ci renferme une pierre rapportée du Mont Tabor, en Terre Sainte, ainsi que de la terre provenant de ce lieu biblique, renforçant ainsi la dimension spirituelle du sanctuaire.

Le Mont Tabor rappelle qu'au-delà des arènes, cette région possède également un riche patrimoine spirituel et naturel qui mérite d'être découvert.

Et cette richesse culturelle plonge encore plus profondément dans le passé lorsqu'on prend la direction d'un village dont l'histoire se transmet de génération en génération.

Farendè, le village des origines

Situé non loin des principaux sites de lutte, Farendè occupe une place particulière dans l'imaginaire collectif du peuple kabyè.

Selon la tradition orale, c'est dans ce village que serait descendu le premier couple humain. L'homme aurait touché terre à Farendè, tandis que la femme serait apparue un peu plus loin, près de la rivière qui sépare aujourd'hui le canton de Farendè de celui de Landa. Le récit raconte ensuite que le couple s'installa d'abord au pied d'une colline avant de rejoindre les hauteurs de Kanyangaté pour échapper aux animaux sauvages. C'est là qu'il aurait donné naissance à douze enfants, considérés comme les ancêtres des principaux peuples de la région, notamment les Kabyè, les Lamba, les Tem et les Luba.

Selon les habitants, cette histoire aurait suscité l'intérêt de chercheurs de l'Université de Lomé et d'archéologues américains à la fin des années 1980. Des vestiges vieux d'environ deux mille ans auraient été mis au jour sur le site de Kanyangaté, parmi lesquels de petits récipients traditionnels utilisés autrefois pour nourrir les nourrissons. Aujourd'hui encore, les visiteurs peuvent observer des empreintes gravées dans la roche, attribuées selon la tradition aux premiers habitants des lieux. Même si le temps les a peu à peu estompées, elles continuent d'alimenter les récits transmis par les anciens.

À Farendè, l'histoire ne s'écrit pas dans les livres. Elle se transmet de bouche à oreille, faisant de la mémoire collective l'un des plus précieux patrimoines du peuple kabyè.

Si cette mémoire permet de préserver les traditions, elle contribue aussi, chaque année, à faire des Evala un puissant moteur de développement pour toute la région.



Une fête qui fait vivre toute une région

Au-delà de sa dimension culturelle et initiatique, les Evala constituent également un important moteur économique pour la région de la Kara. Chaque année, des milliers de visiteurs affluent de toutes les régions du Togo et de la diaspora pour assister aux festivités, offrant une visibilité exceptionnelle au territoire.



Cette affluence profite à de nombreux secteurs d'activité. Les hôtels affichent complet, les restaurants accueillent davantage de clients, les transporteurs multiplient les rotations entre Lomé et Kara, tandis que les artisans et les commerçants voient leurs ventes augmenter tout au long de la semaine.

La Foire Village Evala, installée au marché de Kara, illustre parfaitement cette dynamique. Producteurs locaux, artisans et entrepreneurs y exposent leurs produits, valorisent leur savoir-faire et développent de nouvelles opportunités commerciales. L'événement est devenu un véritable espace de promotion des richesses culturelles et économiques de la région.

À cette animation commerciale s'ajoutent désormais plusieurs activités organisées en marge des luttes, notamment des randonnées touristiques, des visites de sites historiques ou encore l'Evala Bike Tour, qui permettent aux visiteurs de découvrir Kara autrement.

Un héritage qui traverse les générations

Des origines des luttes à l'histoire de Farendè, des danses de Tcharè au calme du Mont Tabor, en passant par l'effervescence de la Foire Village, les Evala racontent bien plus qu'une simple compétition de lutte.

Ils témoignent de l'attachement d'un peuple à son histoire, à ses valeurs et à son identité. Ils rappellent que les traditions ne vivent que lorsqu'elles sont transmises, comprises et partagées.

Aujourd'hui encore, les Evala continuent d'évoluer sans perdre leur essence. Ils attirent chaque année davantage de visiteurs, séduisent les plus jeunes, tout en restant fidèles aux principes qui les ont vus naître il y a plusieurs siècles.

Découvrir les Evala, c'est finalement découvrir une autre facette du Togo : celle d'un patrimoine vivant où se rencontrent histoire, culture, spiritualité, tourisme et développement.

À très bientôt pour une nouvelle immersion





**Chez D-LIVER
vos colis sont
choyés**



Compagnie Africaine de Livraison

+228 9052 9380

www.deliverafrica.pro

contact.deliverafrica.pro

[f](#) [@](#) [in](#) @dliverafrica

Les
Ateliers
iya **ACT 4**



Inscriptions ouvertes !

Scannez ici
pour vous inscrire



<https://bit.ly/ateliersIYAact4>



www.iyatg.com

[f](#) [i](#) [i](#) [t](#) [@iya.tg](#)